



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



non/1112

0375

KMK

In Pinot, sieur Duclos]

Barbier I/682

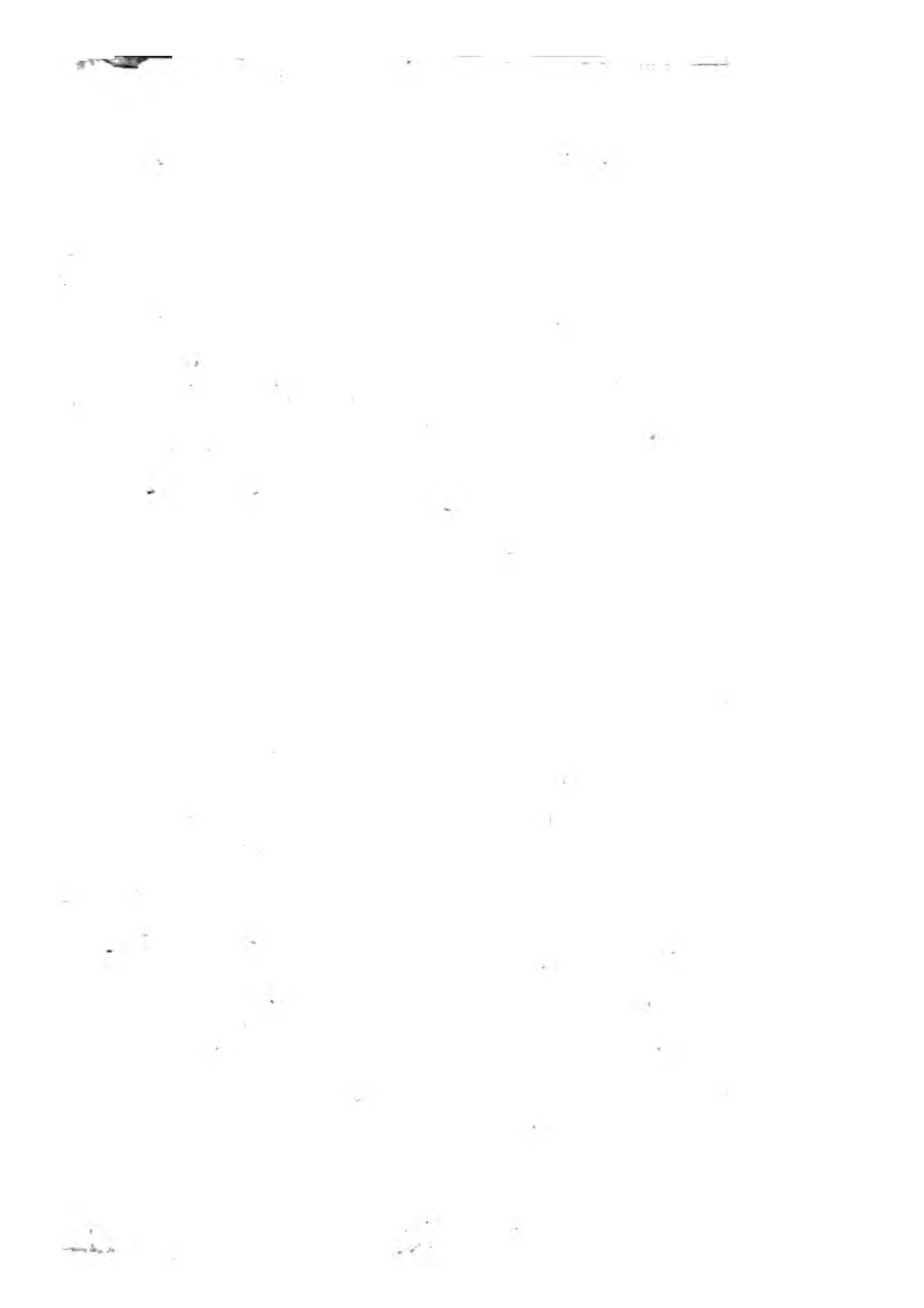
Vet. Fr. II A. 1238

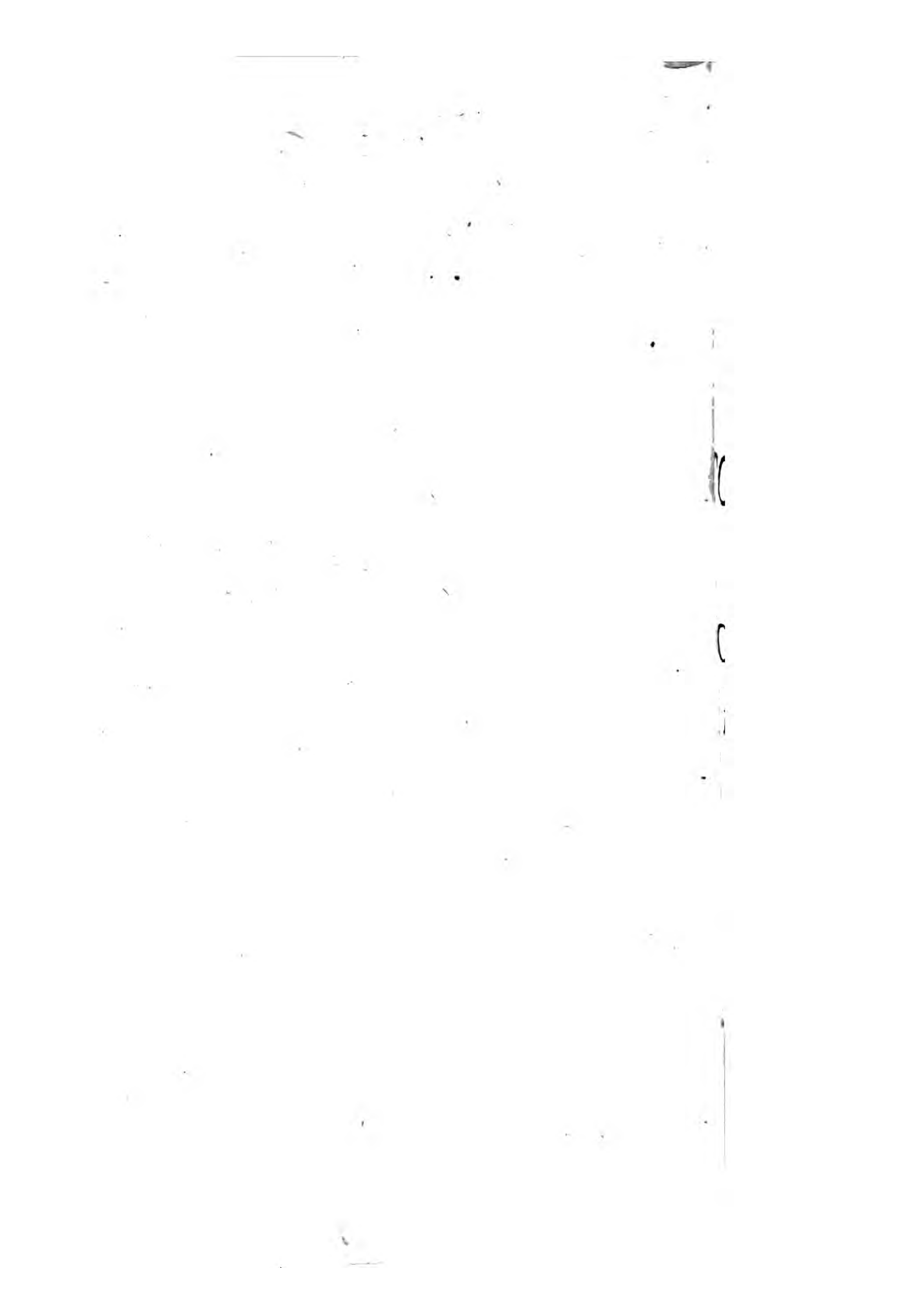


ZAHAROFF
FUND

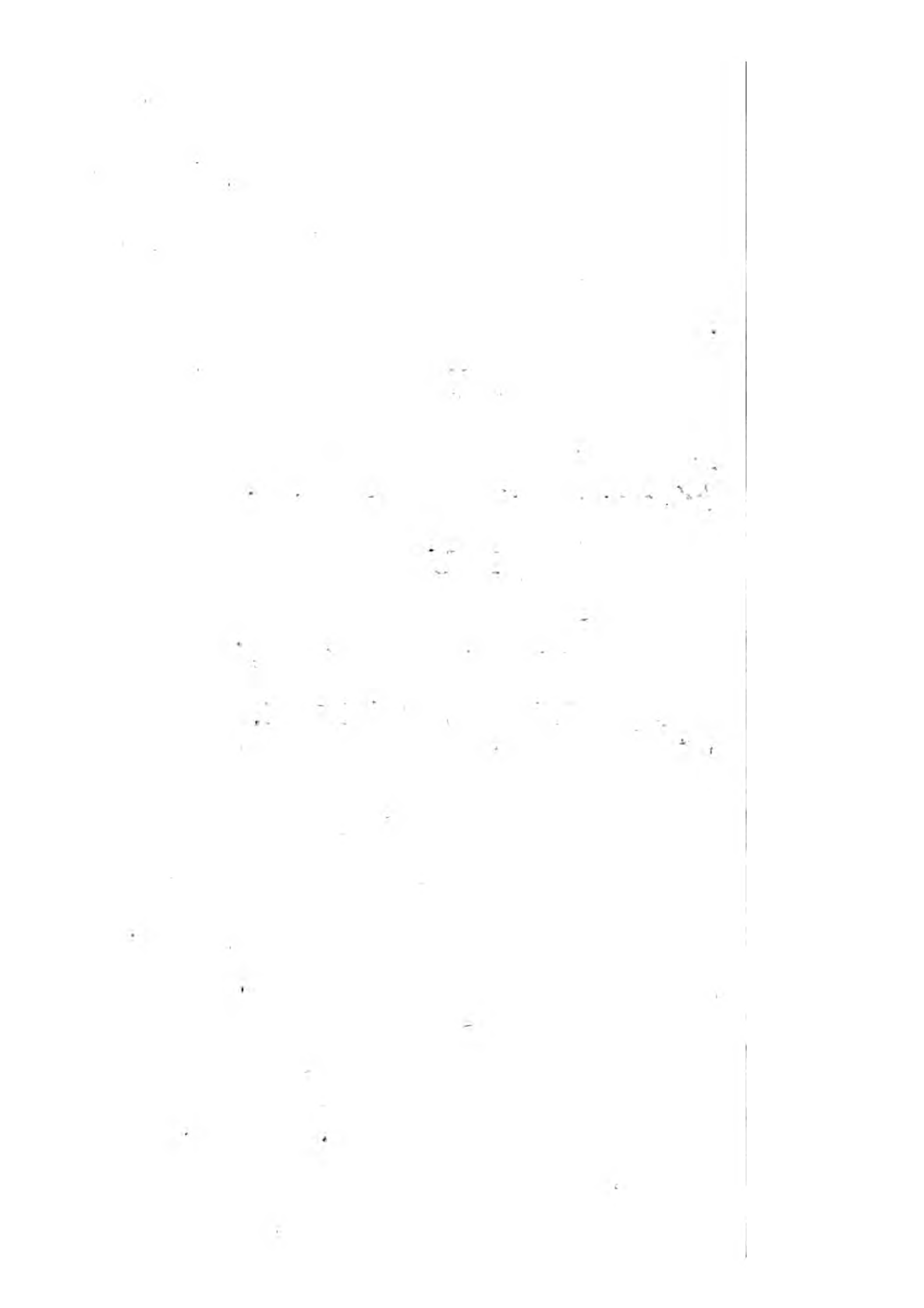


Bought from Blackwell





LES
CONFESSIONS
DU
COMTE DE***
PREMIERE PARTIE.



LES
CONFESSIONS

DU

COMTE DE*.**

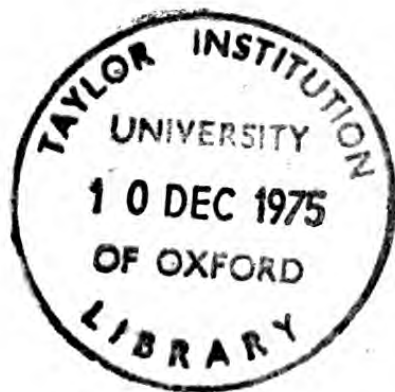
Ecrites par lui-même à un Ami.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. XLI.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

10 DEC 1975

OF OXFORD

LIBRARY

AVERTISSEMENT.

COMME chaque vice & chaque ridicule sont communs à plusieurs personnes, il est impossible de peindre des caractères, sans qu'il s'y trouve quelques traits de ressemblance avec ceux-mêmes qui n'en ont pas été les objets. Ainsi l'on ne doute point que ces Mémoires n'occasionnent des applications où l'Auteur n'a jamais songé. Ces interprétations partent de gens de peu d'esprit & de beaucoup de malignité. D'autres trop

AVERTISSEMENT.

méprisables pour mériter un éloge , trop obscurs pour exciter la satire n'en ont pas moins la fatuité de croire qu'un Auteur les a eus en vue. Ils s'élevent contre un Ouvrage , il semble qu'il n'y ait que l'intérêt d'autrui qui les touche ; mais il est aisé de remarquer que les endroits qu'ils blâment avec le plus d'aigreur ne sont pas toujours ceux dont ils ont été le plus choqués.

LES



LES
CONFESIONS
DU
COMTE DE ***.

PREMIERE PARTIE.

POURQUOI voulés - vous
m'arracher à ma solitude
& troubler m'a tranqui-
lité ? Vous ne pouvés pas vous per-
suader que je sois absolument dé-
terminé à vivre à la campagne. Je
n'y suis que depuis un an , & ma
persevéance vous étonne. Com-
ment se peut-il faire , dites-vous ,

Tome I.

A

2 *Les Confessions*

qu'après avoir été si long-tems entraîné par le torrent du monde, on y renonce absolument ? Vous croyés que je dois le regretter, & sentir dans bien des momens qu'il m'est nécessaire. Je suis moins surpris de vos sentimens, que vous ne l'êtes des miens ; à votre âge, & avec tous les droits que vous avés de plaie dans le monde, il seroit bien difficile qu'il vous fut odieux. Pour moi je regarde comme un bonheur de m'en être dégouté, avant que je lui fusse devenu importun. Je n'ai pas encore quarante ans, & j'ai épuisé ces plaisirs que leur nouveauté vous fait croire inépuisables. J'ai usé le monde, j'ai usé l'amour même ; toutes les passions aveugles & tumultueuses sont mortes dans mon cœur. J'ai par conséquent perdu quelques plaisirs, mais je suis exempt de toutes les peines qui les

*du Comte de ***.* 3

accompagnent, & qui sont en bien plus grand nombre. Cette tranquillité, ou si vous voulés pour m'accommoder à vos idées, cette espece d'insensibilité est un dédommagement bien avantageux, & peut-être l'unique bonheur qui soit à la portée de l'homme.

Ne croyés pas que je sois privé de tous les plaisirs, j'en éprouve continuellement un aussi sensible & plus pur que tous les autres, c'est le charme de l'amitié, vous devés en connoître tout le prix, vous êtes fait pour la sentir, puisque vous êtes digne de l'inspirer. Je possède un ami fidele, qui partage ma solitude, & qui me tenant lieu de tout, m'empêche de rien regretter. Vous ne pouvés pas imaginer qu'un ami puisse dédommager du monde; mais malgré l'horreur que la retraite vous inspire

A ij

4 *Les Confessions*

aujourd'hui , vous la regarderés un jour comme un bien. J'ai eu vos idées , je me suis trouvé dans les mêmes situations , ne renoncés donc pas absolument à celle où je me trouve aujourd'hui.

Pour vous convaincre de ce que j'avance , il m'a pris envie de vous faire le détail des événemens & des circonstances particulieres qui m'ont détaché du monde ; ce récit fera une Confession fidelle des travers & des erreurs de ma jeunesse qui pourra vous servir de leçon. Il est inutile de vous entretenir de ma famille que vous connoissés comme moi , puisque nous sommes parens.

Etant destiné par ma naissance à vivre à la Cour , j'ai été élevé comme tous mes pareils , c'est-à-dire , fort mal. Dans mon enfance on me donna un Precepteur pour m'enseigner le Latin , qu'il ne

m'apprit pas ; quelques années après on me remit entre les mains d'un Gouverneur pour m'instruire de l'usage du monde qu'il ignoroit.

Comme on ne m'avoit confié à ces deux inutiles, que pour obéir à la mode, la même raison me débarrassa de l'un & de l'autre, d'une façon fort différente. Mon Précepteur reçut un soufflet d'une Femme de chambre à qui ma mere avoit quelques obligations secretes. La reconnoissance ne l'empêcha pas de faire beaucoup de bruit, elle blâma hautement une telle insolence, elle dit à Monsieur l'Abbé qu'il ne devoit pas y être exposé davantage, & il fut congedié.

Mon Gouverneur fut traité différemment, il étoit insinuant, poli, & un peu mon complaisant. Il trouva grace devant les yeux de la favorite de ma mere, tout en

6 *Les Confessions*

conduisant mon éducation , il commença par faire un enfant à cette Femme de chambre , & finit par l'épouser ; ma mere leur fit un établissement , dont je profitai , car je fus maître de mes actions dans l'âge où un Gouverneur seroit le plus nécessaire , si cette profession étoit assés honorée pour qu'il s'en trouvât de bons.

On va voir par l'usage que je fis bien-tôt de ma liberté , si je méritois bien d'en jouir. Je fus mis à l'Académie pour faire mes exercices ; lorsque je fus près d'en sortir , une de mes parentes qui avoit une espece d'autorité sur moi vint m'y prendre un jour pour me mener à la campagne chés une Dame de ses amies. J'y fus très-bien reçu , on aime naturellement les jeunes gens , & les femmes aiment à leur procurer l'occasion & la facilité de faire voir leurs sentimens ;

Je me livrai sans peine à leurs questions, ma vivacité leur plut, & m'apercevant que je les amusois par le feu de mes idées, je crus avoir des agrémens, & ce fut alors que les premières semences de l'amour propre se développèrent en moi. Le lendemain quelques femmes de Paris arriverent, les unes avec leurs maris, les autres avec leurs amans, & quelques-unes avec tous les deux. La Marquise de Valcour qui n'étoit plus dans la première jeunesse, mais qui étoit encore extrêmement aimable faisoit avec vivacité les plaisanteries que l'on faisoit sur moi, & sous prétexte de plaire à la maîtresse de la maison qui paroissoit s'y intéresser, elle vouloit que je fusse toujours avec elle, bien-tôt elle me déclara son petit amant, j'acceptai cette qualité, je lui donnois toujours la main à la promenade,

8 *Les Confessions*

elle me plaçoit auprès d'elle à table , & mon assiduité devint bientôt la matiere de la plaifanterie générale , je m'y prêtois de meilleur grace que l'on n'eut dû l'attendre d'un enfant qui n'avoit aucun usage du monde : cependant je commençois à sentir des desirs que je n'osois témoigner , & que je ne démêlois qu'imparfaitement. J'avois lû quelques Romans , & je me crus amoureux. Le plaisir d'être caressé par une femme aimable joint à l'impression que font sur un jeune homme du rouge , des diamans , des parfums & surtout une gorge qu'elle avoit admirablement belle , m'échauffoit l'imagination ; enfin tous les airs séduisans d'une femme à qui le monde a donné cette liberté & cette aisance que l'on trouve rarement dans un ordre inférieur , me mettoient dans une situation toute

nouvelle pour moi. Mes desirs n'échappoient pas à la Marquise, elle s'en appercevoit mieux que moi-même, & ce fut sur ce point qu'elle voulut entreprendre mon éducation. L'amour, me disoit-elle, n'existe que dans le cœur, il est le seul principe de nos plaisirs, c'est en lui que se trouve la source de nos sentimens & de la délicatesse. Je ne comprenois rien à ce discours, non plus qu'à cent mille autres mêlés de cette Métaphysique qui regnoit dès-lors dans le discours, & qui est si peu d'usage dans le commerce. J'étois plus content des petites confidences sur lesquelles elle éprouvoit ma discrétion, j'en étois flatté, un jeune homme est charmé de se croire quelque chose dans la société. Elle me faisoit ensuite des questions sur la jalousie. La Marquise, sous prétexte de m'instrui-

re, vouloit sçavoir si je n'avois aucune idée sur un homme assés aimable qui étoit venu avec elle, & que j'ai sçu depuis être son Amant : mais quoiqu'il n'eut au plus que quarante ans, je le jugeois si vieux, que j'étois bien éloigné d'imaginer qu'il eut avec elle d'autre liaison que celle de l'amitié, il en avoit pourtant une des plus intimes ; il est vrai que dans ce moment elle le gardoit par habitude, & que par goût elle me destinoit à être son successeur ou du moins son associé : aussi quand je lui demandai pour quoi le Baron lui tenoit quelques discours aigres & piquans que je n'avois pû m'empêcher de remarquer, elle se contenta de me dire, qu'ayant été intime ami de son mari, l'amitié lui avoit conservé ces droits. Cette réponse me satisfit, & ma curiosité n'alla pas plus loin. Elle

me reprochoit quelquefois de n'avoir pas assés de soin de ma figure, & quand je revenois de la chasse, sous prétexte d'en reparer les défordres, elle passoit la main dans mes cheveux, elle me faisoit mettre à sa toilette, & vouloit elle-même me poudrer & m'ajuster. Comme elle coloroit toutes les caresses qu'elle me faisoit de l'amitié qu'elle avoit pour ma parente, & des liaisons qu'elle avoit avec toute ma famille, je ne m'attribuois aucunes de ses bontés, & j'ai souvent pensé depuis à l'impatience que je devois lui causer : le goût qu'elle commençoit à avoir pour moi fut bien-tôt décidé. Cependant elle se contraignoit, elle craignoit de s'exposer aux ridicules que pouvoit lui donner un amour qui par la disproportion de nos âges pouvoit être regardé comme une folie. D'ailleurs elle sçavoit

que son Amant étoit clairvoyant ; elle n'auroit pas été fort sensible à sa perte , mais elle craignit l'éclat d'une rupture.

Ces réflexions rendirent la Marquise plus réservée avec moi ; je m'en apperçus , je lui en fis quelques reproches plus remplis d'égards que de sentiment. Pour me consoler , elle me dit que je la verrois à Paris , si je continuois à la laisser se charger du soin de ma conduite , & me promit un baiser toutes les fois que j'aurois été docile à ses leçons.

Lorsque nous fâmes de retour à Paris , j'allai la voir. Elle ne me parla dans les deux ou trois premières visites que des choses qui pouvoient regarder ma conduite. Elle vouloit , disoit-elle , être ma meilleure amie. Un jour elle me dit de la venir voir le lendemain sur les sept heures du soir. Je n'y

manquai pas, je la trouvai sur une chaise longue, appuyée sur une pile de carreaux. On respiroit une odeur charmante, & vingt bougies répandoient une clarté infinie; mais toute mon attention se fixa sur une gorge tant soit peu découverte. La Marquise étoit dans un deshabillé plein de goût, son attitude étoit disposée par le desir de plaire & de me rendre plus hardi. Frappé de tant d'objets j'éprouvois des desirs d'autant plus violens que j'étois occupé à les cacher. Je gardai quelques tems le silence, je sentis qu'il étoit ridicule, mais je ne sçavois comment le rompre. Etes-vous bien aise d'être avec moi, me dit la Marquise? oui Madame, j'en suis enchanté, répondis-je avec vivacité; eh bien nous souperons ensemble, personne ne viendra nous interrompre, & nous causerons

14 *Les Confessions*

en liberté , elle accompagna ce discours du regard le plus enflammé. Je ne sçai pas trop causer lui dis-je , mais pourquoi ne me permettés-vous plus de vous embrasser comme à la campagne ? Pourquoi , reprit-elle ? c'est que lorsque vous avés une fois commencé , vous ne finissés point.

Je lui promis de m'arrêter quand elle en seroit importunée , & son silence m'autorisant , je la baisai , je touchai sa gorge avec des plaisirs ravissans , mes desirs s'emflammoient de plus en plus , la Marquise par un tendre silence autorisoit toutes mes actions ; enfin , parcourant toute sa personne à mon gré , & voyant que l'on n'apportoit aucun obstacle à mes desirs , je me précipitai sur elle avec tant d'empressement que j'obtins la dernière faveur ayant encore mon épée au côté & mon

chapeau sous le bras. Je craignis aussi-tôt sa colere, mais je fus rassuré par un regard languissant de la Marquise qui m'embrassa avec une nouvelle ardeur. Ce fut alors que je me livrai à l'yvresse du plaisir ; nous ne l'interrompîmes que pour nous mettre à table. Le souper fut court ; je ne laissai pas à la Marquise le tems de me parler sentiment, & je crois qu'elle n'eut pas celui d'y penser. Dès le lendemain un de ses gens m'apporta la lettre la plus passionnée. Cette attention me surprit ; je croyois qu'elle n'avoit été imaginée que pour moi. Je sentis que j'y devois répondre ; je crois que ma lettre devoit être assez ridicule ; la Marquise la trouva charmante. Pendant les premiers jours je n'étois occupé que de ma bonne fortune & du plaisir d'avoir une femme de condition ; je m'imaginois que

tout le monde s'en appercevoit, & lisoit dans mes yeux mon bonheur & ma gloire. Cette idée m'empêcha d'en parler à mes amis, mais j'en fus très-souvent tenté. Peu de tems après je trouvai que la Marquise ne m'avoüoit pas assés dans le Public, & qu'elle n'alloit pas assés souvent aux Spectacles, où j'aurois pû, sans prononcer l'indiscretion, mettre mes amis au fait de mon bonheur. C'étoit en vain qu'elle me représentoit le charme du mystere, je n'étois inspiré que par les sens & la vanité, & je croyois avoir satisfait à toute la délicatesse possible, quand j'avois rempli ses desirs & les miens.

Nous vécumes un mois sur ce ton-là, mais bien-tôt je ne sentis plus le mérite de lui plaire. Bien loin de faire la moindre chose pour la conserver, je ne croyois pas

Pas courir le moindre risque de la perdre. Enfin je me conduisis avec si peu de ménagement , qu'elle auroit dû cent fois me donner mon congé. L'hyver ayant rassemblé tout le monde à Paris , la Marquise, pour rompre la solitude qu'elle voyoit que je ne pouvois soutenir , donna plusieurs soupers. Parmi les femmes qui se rendoient chez elle , il y en eut une qui me fit beaucoup d'agaceries , & j'y répondis avec assés de vivacité. Madame de Valcourt avoit trop d'expérience pour ne pas l'appercevoir. Elle m'en fit ses plaintes , que je reçûs assés mal. Je lui dis qu'il étoit bien singulier qu'elle me contraignît au point de ne pouvoir ni parler ni m'amuser même avec ses amies. La jalousie enflamma la Marquise , elle ne ménagea plus rien. Bien-tôt elle afficha publiquement le goût qu'elle avoit

pour moi, & bien-tôt elle le ressentit avec un emportement qu'elle ne m'avoit jamais témoigné. On ne la voyoit plus aux Spectacles sans moi; elle ne soupoit dans aucune maison sans me faire prier. Un aveu si public fut fort de mon goût, parce qu'il flattoit ma vanité. Quelques jours après Madame de Rumigny, c'étoit celle qui m'avoit fait des avances, fut piquée. Il étoit de son honneur de n'en pas avoir le démenti. Chez les femmes du monde, plusieurs choses qui paroissent différentes produisent les mêmes effets, & la vanité les gouverne autant que l'amour.

La Marquise fit fermer sa porte à sa rivale, la rupture fit éclat, & Madame de Rumigny me pria par un billet fort simple de passer chés elle. Madame de Valcourt m'avoit fait promettre de n'y jamais aller, mais je ne crus pas mon honneur

engagé à lui tenir cette parole. J'y courus donc , & Madame de Rumigny, après beaucoup de plaisanteries sur Madame de Valcourt, qui toutes portoient coup , me plaignit d'être si fort attaché à une femme qui me traitoit en esclave. Elle m'apprit toutes les aventures vraies ou fausses que le monde avoit données à la Marquise , & particulièrement ce qui regardoit le Baron mon prédécesseur ; le mal que l'on nous dit d'une Maîtresse n'est pas si dangereux par les premières impressions , que par les prétextes qu'il fournit dans la suite aux dégoûts & à toutes les injustices des Amans.

Madame de Rumigny contente de cette première démarche , me pria de la venir revoir en m'assurant qu'elle n'avoit d'autres motifs que son amitié pour moi. Je revins chés la Marquise fort diffé-

rent de ce que je m'y étois trouvé jusques alors, elle s'en apperçut, elle en fut allarmée. Les sentimens de la Marquise ne me touchoient plus. Je ne sentoie que l'ennui & le dégoût d'un plaisir uniforme. J'allois souvent chés Madame de Rumigny qui suivoit constamment son projet, je sentis bien-tôt pour elle tout ce que m'avoit d'abord inspiré Madame de Valcourt, c'est-à-dire des desirs; l'expérience que j'avois déjà acquise me rendit pressant, j'étois étonné des difficultés que je trouvois, lorsqu'elle me dit, je veux le sacrifice de la Marquise, j'exige le plus éclatant & tel que je le prescrirai. Notre rupture à trop fait d'éclat, ma vengeance ne doit pas être ignorée, je voulus lui faire quelques représentations, mais elle me dit qu'elle ne me verroit jamais, si je balançois un moment.

Je fus bien-tôt déterminé, je consentis à tout, je renvoyai à la Marquise ses lettres & son portrait avec un billet qui je crois étoit fort impertinent, puisqu'il étoit dicté par Madame de Rumigny; en un mot je quittai Madame de Valcourt, on ne peut pas plus mal, ce ne fut cependant pas sans remords. C'est envain que l'on veut s'aveugler pour séparer la probité du commerce des femmes. J'avois encore toutes les idées neuves, le monde ne m'avoit point appris à me parjurer, j'étois occupé de l'état où j'allois réduire une femme qui m'avoit dit cent fois qu'elle ne survivroit pas à mon inconstance. Madame de Rumigny à qui je ne cachai point mes remords prit encore le soin de les calmer, les femmes n'ont point de plus grands ennemis que les femmes; Madame de Rumigny ne me fit pas languir

davantage, le lendemain elle voulut que j'allasse avec elle à l'Opéra en grande loge ; j'y consentis, son triomphe étoit le mien, la Marquise s'y trouva le même jour, elle étoit fort parée, & n'y venoit que pour démentir les discours du public : une telle démarche est un coup de partie, le jour qu'on a été quittée, mais je remarquai son chagrin caché. Cependant elle m'écrivit, elle me courut, & fit tout ce que l'égarement de l'amour malheureux inspire & fait toujours faire sans succès ; enfin elle se commit encore plus qu'elle n'avoit fait ; mais Madame de Rumigny qui connoissoit trop la conséquence de ces premiers instans ne me perdoit pas de vûë. Je vécus quelque tems avec Madame de Rumigny comme j'avois fait avec Madame de Valcourt, & je m'en dégoûtai encore plus prompte-

ment. Ma première & ma seconde aventure n'annonçoient pas un caractère fort constant, on verra dans la suite si je me suis démenti.

Madame de Rumigny commençoit donc à me peser beaucoup, lorsque j'entrai dans les Mousquetaires. La Compagnie marcha en Flandres, & j'y fis ma première campagne. Avant mon départ je passai trois jours avec Madame de Rumigny d'une façon à me faire regretter. Elle me fit promettre de lui écrire; mais à peine l'eus-je quitté que je n'y songeai plus.

Après la campagne, la Compagnie revint à Paris où je passai l'hiver. Je n'allai seulement pas voir Madame de Rumigny. La vie que je menois avec mes camarades me paroïssoit préférable à toute la gêne du commerce des femmes du monde. Je n'en recherchai aucune de celles qui exigent des soins &

24 *Les Confessions*

des attentions , & je suivis les mœurs des Mousquetaires de mon âge.

Au retour du printems , M. de Vendôme , à qui ma famille étoit particulièrement attachée , me proposa d'être un de ses Aides de Camp ; j'acceptai la proposition avec ardeur , & je le suivis en Espagne. Uniquement occupé de mes devoirs je m'attachai à ce Prince , c'est-à-dire au métier de la guerre , car c'étoit ainsi qu'on lui faisoit sa cour.

Il fut assés content de mes services pour m'honorer de sa protection, & bien-tôt il me fit obtenir un Régiment , à la tête duquel je me trouvai à la bataille de Villa Vitiosa que M. de Vendôme gagna sur M. de Starambert.

Après cette victoire qui décida de la Couronne d'Espagne pour Philippe V. mon Régiment fut envoyé

voyé en quartier à Toledé. Les congés étant difficiles à obtenir , j'y demeurai pour contenir les soldats , & prévenir les défordres qui pouvoient arriver à chaque instant dans ce pays par la prévention que quelques Espagnols avoient contre les François. D'ailleurs les Moines par jalousie & par ignorance persuadent surtout aux femmes que les François sont des hérétiques. Une différence de Religion chés des peuples qui ont peu d'étude ne rapproche pas les Esprits ; ainsi je vivois dans une assés grande solitude. Un jour en rentrant chés moi par une rue détournée je fus abordé par une femme couverte d'une mante : Seigneur Cavalier , me dit-elle , une Dame voudroit avoir une conversation avec vous , trouvés-vous demain à onze heures dans la grande Eglise. J'acceptai le rendés-vous.

26 *Les Confessions.*

Le lendemain après avoir apporté beaucoup d'attention à ma parure, je me rendis au lieu indiqué. Je n'y vis que des femmes couvertes de mantes noires parmi lesquelles j'en aperçus une qui se distinguoit au milieu de deux autres par la majesté de sa taille. Elles se mirent toutes trois à genoux auprès de moi, elles s'armerent d'un grand Rosaire, firent plusieurs inclinations dévotes, & j'entendis une voix qui me dit, trouvez-vous ce soir à l'heure de l'Oraison sur le bord du Tage, & suivez la personne qui vous abordera en vous présentant un bouquet; adieu sortés de l'Eglise sans témoigner la moindre curiosité. Le son de cette voix me parut si flatteur, la personne qui m'avoit parlé avoit tant de graces que je me sentis émû. Je me rendis au lieu marqué deux heures plutôt qu'on

ne m'avoit ordonné , & je vis paroître celle qui devoit me présenter le bouquet , elle me dit de la suivre , je lui obéis , il étoit nuit , nous marchâmes quelque tems pour trouver une calèche dans laquelle nous montâmes. Votre jeunesse & votre figure , me dit-elle , ont fait une vive impression sur le cœur de Dona Antonia ma Maîtresse , l'Amour lui a fait oublier tous les dangers d'une entrevûë ; je vous avoueraï cependant que l'idée de votre Religion a pensé tout détruire , mais on vous aime malgré la différence de votre Religion. Quelle consolation pour Dona Antonia ! si son exemple & ses discours pouvoient vous ramener au sein de l'Eglise. Je suis sa nourrice , c'est vous dire combien je l'aime , mais l'espérance de votre conversion m'a plus déterminée à la servir aujourd'hui ,

28 *Les Confessions*

que l'Amour qui la tourmente depuis un mois qu'elle vous a vû : vous allés juger dans quelques momens de la beauté de ma Maîtresse , elle est dans une maison qui m'appartient , rendés - vous digne de posséder le cœur de la plus belle femme de toutes les Espagnes. Malgré l'agitation que la nouveauté d'une pareille situation peut causer , je sentis toute la biffarrierie de cette conversation , & je réfléchissois sur la différence de ces mœurs , quand notre voiture s'arrêta dans une petite cour ; nous descendîmes , je suivis la Duegne , je traversai deux ou trois pièces meublées simplement , & médiocrement éclairées. Elles nous conduisirent dans une chambre dont les meubles magnifiques & l'éclat des lumieres portées dans de grands flambeaux de vermeil me frapperent beaucoup moins

qu'une femme couchée sur une estrade & appuyée sur des carreaux d'étoffes superbes. Approchés, Seigneur, me dit-elle : j'obéis à un ordre si doux, mais que devins-je en voyant toutes les graces réunies dans la même personne, & relevées par toutes les recherches de la parure. Je tombai à ses genoux, que puis-je faire, lui dis-je, Madame pour reconnoître les bontés dont vous m'honorés? elle me répondit avec une douceur infinie, & un feu dans les yeux qui auroit achevé ma défaite, si elle n'eut été confirmée. Clara vous a sans doute fait part de mes sentimens. Elle m'a évité l'embarras d'un aveu qui ne peut être excusé que par la force de la passion. La façon dont vous vous conduirés avec moi confirmera ou détruira mes sentimens; je vous aime, je sens que je manque à

Cijj



30 *Les Confessions*

mon mari ; mais le sacrifice que je vous fais m'en deviendra encore plus cher , si vous vous en rendés digne ; après un tel aveu je ne dois rien vous cacher , vous êtes d'une Religion différente de la mienne , & ce point est le seul obstacle au goût que je sens pour vous. Si vous m'aimés , si les sentimens que je crois lire dans vos yeux sont sinceres ; il faut commencer par embrasser ma Religion. Je voulus alors prendre une de ses belles mains & la baiser, pour éviter une Profession de foi qui me paroissoit assés déplacée ; mais à peine l'eus-je touchée qu'elle s'écria, donnez-moi promptement de l'eau bénîte , ma chere Clara ; en effet elle lui apporta un bénitier dans lequel elle trempa un linge dont elle essuya l'endroit que j'avois touché avec un si grand soin & une attention si marquée , que je ne pus

m'empêcher de sourire , mais ne voulant point choquer ses préjugés , je pris le parti de lui dire qu'elle étoit ma Religion , & l'Amour me rendit peut-être plus Catholique que je ne l'avois jamais été : en un mot je lui parlai si positivement , & je lui fis voir si clairement l'ignorance des Moines de son pays , qu'elle me parut convaincuë. Que la voix d'un homme qu'on aime persuade aisément ! me dit-elle , elle triomphe de toutes les résolutions , je n'ai pû vous convaincre , vous m'avez persuadée. Je vous aime apparemment plus que vous ne m'aimés , & c'est un avantage que je sçaurai conserver sur vous. Je baifai alors une de ses mains , sans qu'elle eut recours à l'eau bénîte. Je la priaï de m'apprendre à qui j'avois le bonheur de parler. Vous le sçaurés un jour , me dit-elle , ne cher-

chés point à pénétrer un mystère dont la découverte ne vous est d'aucune utilité, mérités par un amour & une discrétion sans bornes le bonheur que je vous prépare. Alors la fidelle Clara nous servit un léger repas. J'étois enchanté de toutes les graces que je découvris dans la belle Espagnolle ; tout respiroit en elle la volupté, & m'annonçoit un bonheur que j'obtins quelques momens après, & qui surpassa mes desirs. Vous ne m'aimerez pas longtemps, me disoit Antonia, ma conquête vous a trop peu coûté, vous ignorés tous les combats que j'ai soutenus ; je vous aime depuis le jour de votre arrivée, vous passâtes sur la grande Place à la tête de votre Régiment ; je vous vis d'une fenêtre grillée. Que n'ai-je point fait pour bannir l'impression que votre vûë a faite sur mon cœur. Je

vous fuyois mal apparemment ,
car je vous rencontrois toujours.

Nous passâmes la nuit & toute la journée suivante au milieu des plaisirs & des tendres inquiétudes que la passion donne aux Amans , & sur lesquels les plaisirs les rassurent sans cesse. Quand nous fûmes au moment de nous séparer , Antonia leva les carreaux sur lesquels elle étoit assise , & prit une épée d'or garnie de quelques diamans d'un assés grand prix qu'elle me força d'accepter. J'y fus obligé , car la plus grande offense que l'on puisse faire à un Espagnol , c'est de refuser ce qu'il offre , je la reçus donc en baisant mille fois la main qui me la donnoit , & je montai seul dans la calèche qui me conduisit à l'endroit où je l'avois trouvée la veille , les questions que je fis au Postillon furent inutiles. Le lende-

34 *Les Confessions*

main à mon reveil , je reçus une lettre d'Antonia , ce fut un Maure qui me l'apporta. Elle étoit tendre & passionnée , Antonia me prioit de me promener le soir à cheval sur la grande Place. Je vous verrai fans être vûë , ajoutoit-elle , & je jouirai avec plaisir de l'inquiétude où vous serés de ne me point appercevoir , Clara vous dira demain à la grande Eglise quand & de quelle façon nous pourrons nous revoir : j'exécutai les ordres que l'on m'avoit donnés. Après avoir regardé inutilement à toutes les jalousies , je revins chés moi m'occuper de mon aventure. Le lendemain je trouvai Clara dans l'Eglise que l'on m'avoit indiquée , qui me dit en feignant de prier Dieu , rendés-vous à cheval au jour tombant & sans fuite derriere les murs du Couvent de S. François , le Maure que vous

avés vû hier s'y trouvera monté sur une mule, vous n'aurez qu'à le suivre. Je fus exact au rendez-vous : j'y trouvai le Maure, il observa toujours le plus profond silence, & nous arrivâmes dans la basse-cour d'un Château qui me parut considerable. Je mis pied à terre, le Maure prit mon cheval, & me fit signe de monter par un petit escalier formé dans une tour. J'y trouvai Clara qui m'attendoit, venés, me dit-elle, le plus heureux de tous les hommes ; elle me conduisit avec une lanterne sourde dans un cabinet, d'où je passai dans un appartement superbe où la belle Antonia m'attendoit. Vous triomphés de toutes mes craintes, me dit-elle, je goûte le plaisir de vous posséder chés moi malgré tous les perils que je puis courir ; j'espere cependant que le plaisir que j'ai de vous voir ne sera

36 *Les Confessions*

point interrompu ; mais en cas d'accident , vous pourrés vous retirer , le Maure tient votre cheval au bas de l'escalier. J'employai les termes les plus touchans pour exprimer ma reconnoissance & mon amour. Nous étions dans ces transports de l'ame que l'Amour seul fait connoître , & qui sont au-dessus de l'expression , quand nous entendîmes un grand bruit dans la chambre qui précédoit celle où nous étions ; fuyés , me dit Antonia avec transport , je suis trahie , je périrai , mais je ne m'en plaindrai pas , si je puis vous croire en sûreté. Dans l'instant même on enfonça la porte , & je vis entrer un homme transporté de fureur & suivi de deux Valets armés , il tenoit son épée d'une main & de l'autre un poignard. Il se jetta si promptement sur Antonia , que je ne pûs l'empêcher de

lui porter deux coups qui la firent tomber à mes pieds ; j'avois des pistolets de poche , je cassai la tête à celui qui venoit de blesser Antonia , & je tins en respect ceux qui l'accompagnoient. Elle me tendit les bras , & me dit d'une voix mourante , qu'avés-vous fait Seigneur ! vous avés tué mon mari. Les deux Valets occupés à donner du secours à leur maître , me donnerent le tems de prendre Antonia dans mes bras , & de gagner la porte du cabinet ; je descendis sans obstacle , je trouvai le Maure qui m'attendoit avec mon cheval , il m'aida à prendre Antonia devant moi , & je m'éloignai de ce funeste lieu sans sçavoir où j'allois. Je m'abandonnai à la vitesse de mon cheval ; cependant Antonia ne donnant aucun signe de vie , je m'arrêtai pour lui donner quelque secours , mes soins la firent reve-

38 *Les Confessions*

nir à la vie ; quoi c'est vous ! me dit-elle , en ouvrant les yeux , vous vivés , tous mes malheurs ne me touchent plus ; il n'y a point de grace à esperer ni pour vous ni pour moi , le rang & la dignité de mon mari vous attireront des ennemis sans nombre ; c'est le Marquis de Palamos que vous avés tué , je n'ai d'autre ressource que mon frere , il a un Château peu éloigné d'ici , prenons-en le chemin , il ne me refusera pas un asile. Je remontai à cheval , je la pris dans mes bras , & nous arrivâmes à la pointe du jour dans le Château. Nous fîmes éveiller aussi-tôt le Comte son frere , & l'on nous fit entrer dans sa chambre , sans avoir été vûs que par un seul domestique. Il frémit au récit de l'aventure cruelle qui venoit d'arriver à sa sœur , il l'aimoit , il la plaignit , & lui donna tous les se-

cours possibles : ses blessures ne se trouverent pas considerables , il me conseilla de me tenir caché le reste du jour , & quand la nuit fut venuë , il me dit que le service que j'avois rendu à sa sœur , lui faisoit oublier la vengeance que j'avois tirée de son beau-frere. Ma sœur m'a tout avoué , ajouta-t'il , elle veut que je sauve vos jours , vous lui êtes cher , & l'amitié que j'ai pour elle joint à la confiance que vous m'avez témoignée , en choisissant ma maison pour asile , m'engage à favoriser votre fuite. Je vais vous donner un homme qui vous conduira sûrement à Madrid par des chemins détournés. Je le conjurai de me laisser voir la Marquise , mes prieres furent inutiles. Elle m'a chargé , reprit-il , de vous remettre ce paquet , je tiens ma parole , & ne puis faire autre chose. En

achevant ces mots , il me conduisit dans la cour où celui qui devoit me servir de guide m'attendoit avec mon cheval, & nous partîmes aussi-tôt. J'avois le cœur déchiré , je m'éloignois d'une femme charmante , je la quittois sans aucune espérance de la revoir , & dans quel état , blessée , mourante & perduë pour moi. Nous marchâmes toute la nuit , quand le jour parut , nous prîmes quelque repos dans un Village écarté. Ce fut alors que j'ouvris le paquet que la Marquise m'avoit fait remettre , j'y trouvai son Portrait & une lettre aussi vive & aussi pleine de regrets que celle que j'aurois pû lui écrire ; elle me prioit de garder toute ma vie ce Portrait qu'elle avoit compté me donner la veille dans des momens plus heureux , il étoit dans une boëte enrichie de diamans :
mais

mais ce qui me parut singulier , & ce qui me fit toujours reconnoître le caractere Espagnol , fut d'y trouver une Relique de S. Antoine de Pade qu'elle partageoit avec moi , parce que , disoit-elle dans sa lettre , elle lui attribuoit notre salut dans cette derniere aventure , & me conjuroit de ne m'en point séparer dans le danger où la famille de son mari m'exposoit ; elle finissoit en m'assurant d'un amour éternel.

J'arrivai sans aucun accident à Madrid , je renvoyai mon guide , & le chargeai d'une lettre pour la Marquise & d'une autre pour son frere. J'allai sur le champ rendre mes devoirs à Monsieur de Vendôme , il me reçut avec cette bonté qui lui attachoit le cœur de toutes les troupes. Je lui contai mon aventure , il me conseilla de ne pas demeurer à Madrid dans

42 *Les Confessions*

la crainte des assassins & des suites qu'une telle affaire pouvoit avoir entre les nations, & m'assura qu'il alloit faire changer mon Régiment de quartier. Je n'eus pas de peine à me tenir caché, l'état de mon ame m'auroit rendu toute compagnie insupportable. On ignora absolument le lieu de ma retraite, mon Régiment fut relevé, & la Campagne s'approchant, je fus bien-tôt en état de le rejoindre. Nos opérations furent heureuses, & je fus envoyé en quartier d'Eté dans un gros Bourg, auprès duquel il y avoit une Abbaye de filles; suivant les ordres que nous avions de protéger tous les Convents, j'y avois établi une garde. J'allois souvent me promener le long des murs du jardin de cette Abbaye, il n'y avoit que la solitude qui convint à la situation de mon cœur. Un jour en pas-

fant sous les fenêtres d'un corps de logis de cette maison , j'entendis ouvrir une jaloufie , & je vis tomber à mes pieds une lettre que je ramassai ; je levai la tête , mais la jaloufie déjà refermée ne me laissa rien voir. Je pris le billet , je vis avec surprise qu'il m'étoit adressé : je l'ouvris , je vis que l'on y donnoit des éloges à la tristesse dont je paroissais pénétré ; l'écriture m'étoit inconnue , & je ne pouvois pas me flatter qu'elle fut écrite de la part de la Marquise que l'on m'avoit assuré être morte de ses blessures. Il y avoit cependant des choses dans cette lettre qui ne pouvoient être écrites que par quelqu'un qui me connut par rapport à elle ; dans cette incertitude je revins chés moi écrire un billet dans le dessein d'éclaircir mes doutes , & le lendemain à la même heure je retournai sous

44 *Les Confessions*

la même fenêtre, la jalousie s'ouvrit, on descendit une petite corbeille attachée à un ruban, je l'ouvris, je n'y trouvai rien, j'y plaçai ma lettre, & la corbeille remonta comme un éclair. J'attendis quelque tems, on ne me fit aucun signal, & le jour suivant un nouveau billet tomba à mes pieds. On me marquoit que l'on vouloit s'entretenir avec moi de mes malheurs; on me prioit encore de me trouver au milieu de la nuit le long des murs du jardin, on m'indiquoit un pavillon auprès duquel je trouverois une échelle de corde. Je ne doutai point que cette lettre ne fut de Clara. Je me rendis au lieu marqué, je trouvai ce que l'on m'avoit annoncé; je montai sur le mur, & changeant mon échelle de côté je fus bien-tôt dans le jardin. J'apperçus une femme cou-

verte d'un voile qui se retira dans les allées d'un bosquet, je la suivis, elle s'arrêta sur un banc de gazon. Ma chere Clara, lui dis-je, car ce ne peut être que vous, est-il bien vrai que la Marquise ne soit plus? ce n'est que pour en parler, ce n'est que pour la pleurer que j'ai pû me résoudre à venir ici. Non, s'écria la femme voilée, elle n'est point morte votre chere Antonia. La voix & l'expression me manquerent en reconnoissant la Marquise elle-même; je tombai à ses pieds, elle demeura appuyée sur moi en éprouvant le même trouble. Quand ce tendre saisissement fut passé, nous nous fîmes toutes les questions imaginables, je lui reprochai de m'avoir laissé ignorer si long-tems le lieu de son séjour. Elle m'apprit que son frere m'avoit fait passer pour infidele dans son esprit,

46 *Les Confessions*

& n'avoit pas laissé parvenir ma lettre jusques à elle : la douleur que cette nouvelle me causa , ajouta-t'elle , jointe à la malheureuse aventure qui m'étoit arrivée , me déterminèrent à prier mon frere de me donner les moyens de vivre & de mourir ignorée. Il repandit le bruit de ma mort , & me conduisit lui-même dans cette Abbaye où personne ne me connoît. J'y mourrai contente puisque vous m'êtes fidele , c'est tout ce que je pouvois esperer dans le cruel état où l'amour m'a reduite ; je n'ai pû résister au plaisir de vous entretenir encore une fois , la maniere & le lieu sont suspects , mais mes intentions sont pures ; ne cherchez point à me revoir , vos soins seroient inutiles. Le sacrifice que je prétens faire de vous à celui qui m'a donné l'être est complet ; adieu , je ne tiens plus

au monde. En difant ces mots , elle fe débarrassa de mes bras , & prit la fuite dans les detours du bosquet , fans qu'il me fut possible de la retrouver. Pendant cette recherche inutile le jour parut , & je fus obligé de me retirer. Quand je fus de retour chés moi , je trouvais dans ma poche un écrain de diamans d'un grand prix qu'elle avoit eu l'adresse d'y mettre , fans que je m'en apperçusse. Je passai mille fois sous la même fenêtre dans l'espérance de donner des lettres , d'en recevoir & de remettre l'écrain ; mes foins furent inutiles , je ne vis rien. Je demandai à parler à l'Abbesse , je lui dis que j'avois des choses de la dernière conséquence à communiquer à une Dame qui étoit dans sa maison , & dont je lui fis le portrait , l'Abbesse feignit de ne la pas connoître ; je jugeai par ses réponses

qu'il étoit inutile d'insister davantage , & je me retirai au deſeſpoir.

Quelques jours après je reçus ordre d'aſſembler le Régiment , & de joindre l'armée , je le fis défilér devant l'Abbaye , je me flattois que mon départ feroit naître l'envie de me donner une dernière conſolation , mais je n'apperçus rien , & fus obligé de partir le cœur pénétré de douleur.

Il n'y eut que les opérations de la Campagne qui furent capables de me distraire du chagrin qui me dévorait. Nous fîmes le ſiège de Gironne que nous prîmes , le reſte de la Campagne ſe paſſa entre M. de Vendôme & M. de Staremberg à ſ'observer & ſe fatiguer mutuellement. On fit venir de nouvelles troupes de France , & l'on y fit repaſſer quelques-unes de celles qui avoient le plus ſouffert ,

mon

mon Régiment fut de ce nombre, & en arrivant en France il fut envoyé en quartier de rafraîchissement à * * *. Les Conférences qui commencèrent alors à Utrecht donnerent les premières espérances de la paix. J'aurois pû dans ces circonstances demander un congé pour revenir à Paris ; mais j'ai toujours cru qu'on ne devoit guère en faire usage que pour des affaires indispensables, & je n'en avois aucunes : ainsi je demeurai au Régiment.

La vie que l'on mene dans la garnison n'est agréable que pour les Subalternes qui n'en connoissent point d'autres, mais elle est très-ennuyeuse pour ceux qui vivent ordinairement à Paris & à la Cour ; le ton de la conversation est un mélange de la faveur provinciale & de la licence des plaisanteries militaires. Ces deux

choses dénuées par elles-mêmes d'agrémens ne peuvent pas produire un tout qui soit amusant. Heureusement ma maxime a toujours été de me faire à la nécessité, de ne rien trouver mauvais, & de préférer à tout, la société présente. Je me livrai donc à la vie de garnison ; nous fûmes présentés en corps par un Officier, qui lui-même l'avoit été la veille dans toutes les maisons où l'on recevoit les Officiers. Nous apprîmes en un moment quelles étoient les femmes que le Régiment que nous remplacions laissoit vacantes. On eut grand soin de me montrer celles qui étoient dévouées à l'Etat Major ; car il est d'usage d'observer en ce cas l'ordre du tableau, & rien n'est à mon gré si plaisant que de voir la façon dont on s'examine & dont on se choisit pendant les premières

*du Comte de ***.* 51

vingt-quatre heures. On parle d'abord beaucoup du Régiment qui vient d'être relevé ; les femmes se repandent fort en éloges sur les Officiers polis & aimables qui leur ont donné des Bals & des Fêtes : c'est un moyen pour engager les nouveaux venus à suivre l'exemple de leurs prédécesseurs ; les citations du passé sont un des arts que les femmes de tout état employent le plus volontiers. Les Dames de la garnison qui ont conservé le portrait de leurs Amansne le portent pas en brassilet , ce sont de grands portraits à l'huile qui parent ordinairement la Salle d'assemblée. Je m'attachai à une Madame de Grancour qui étoit assés jolie , & le lendemain je lui donnai le Bal. C'est une déclaration authentique dont l'éclat est nécessaire. Je fus donc bien reçu & aussi-

E ij

52 . *Les Confessions*

tôt en charge. Je faisois tous les jours la partie de Madame ; je la voyois tête à tête après souper , ou quelque tems avant l'heure de l'assemblée qui se tenoit alternativement chés quelques-unes. Ce que nous faisons dans la société de l'Etat Major & des Capitaines, les Subalternes le pratiquoient de leur côté. En trois jours un Régiment est établi , peut-être mieux qu'au bout d'un an ; car dans les commencemens il ne peut y avoir encore de tracasseries , & l'on n'a point de mauvais procedés à se reprocher.

J'étois avec Madame de Grancour dans un commerce réglé , lorsque par un caprice , dont je n'ai jamais bien sçu le motif ; elle me dit un soir que je ne pouvois pas rester chés elle après l'assemblée qui s'y tenoit ce jour-là , qu'elle me prioit de sortir avec la

compagnie , & que sur le minuit je n'avois qu'à me rendre sous le balcon de sa fenêtre , que j'y trouverois une échelle de corde par le moyen de laquelle je passerois dans son Appartement. Tant de précautions me paroissoient assés superflus dans les termes où nous en étions ; cependant je ne fis pas de difficultés , je sortis comme les autres , & je me rendis sous la fenêtre à l'heure marquée ; j'y trouvai cette mystérieuse échelle , j'y montai , & j'étois près de passer par-dessus le balcon dans l'Appartement , lorsque la Patrouille vint à passer. L'Officier qui la conduisoit m'apperçut , il m'ordonna aussi-tôt de descendre pour me faire arrêter , & je descendis en enrageant. Mais à peine cet Officier , qui étoit de mon Régiment , m'eut-il reconnu qu'il fit un éclat de rire ; quoi c'est vous , dit-il , mon

Colonel ? Et que diable allés-vous donc faire par ce balcon ? Je croyois vos affaires plus avancées. Morbleu , lui dis-je , je le croyois aussi , mais une fotte complaisance pour une folle..... Allés , allés , reprit-il , vous n'êtes point fait pour prendre cette voye-là , on ne doit faire entrer aujourd'hui par une fenêtre que ceux qu'on y peut faire sortir , frappés à la porte , & faites-vous ouvrir. Il se mettoit déjà en devoir d'exécuter ce qu'il me disoit , mais je l'en empêchai , & je me retirai chés moi plein de dépit.

Une aventure arrivée à un Colonel dans une garnison ne peut pas être secrète ; la mienne fut publique le lendemain. J'avois eu le tems de me remettre , & je me prêtai de bonne grace à toutes les plaisanteries. Les plus mauvaises que j'eus à essuyer furent celles de

l'Intendante. Elle me dit que le commerce de la Bourgeoisie étoit au-dessous de moi, & qu'elle avoit à se plaindre de ce que je la négligeois. Il est vrai que j'y allois peu. L'insipide fatuité qui régnoit à l'Intendance m'en avoit écarté. M. l'Intendant étoit un petit homme plein de prétentions, d'une mine basse, d'un air fat, d'un esprit faux, d'un babil éternel, & d'un maintien impertinent. Dès notre première entrevue j'avois remarqué dans les politesses excessives, qu'il croyoit me faire, une suffisance que j'aurois imaginé être au dernier période, si je n'avois vû quelque tems après Madame l'Intendante. Ce couple pouffoit la morgue & la vanité au dernier excès. Les agaceries que mon aventure m'attira de la part de l'Intendante me firent changer de conduite, & je résolus

56 *Les Confessions*

de m'y attacher. Je pris le parti de m'en amuser, & pour y parvenir, j'eus la méchanceté d'entretenir leur manie. D'ailleurs les troupes ont malheureusement besoin de ces gens-là; je flattai donc leur orgueil, j'applaudis à leurs ridicules, je disois en leur parlant d'eux-mêmes, *des gens comme eux*. Je leur représentois ce qui leur étoit dû, sans le rendre moi-même. J'ajoutois que la représentation étoit nécessaire dans la place qu'ils occupoient, & faisoit partie du service du Roi. Cette conduite fut très-utile à mon Régiment. Il n'étoit que par détachement dans la Ville, le reste étoit repandu dans les Villages autour de la place. Le soldat avoit beau faire du desordre, toutes les plaintes du pays n'étoient pas seulement écoutées, & le quartier fut bon; les bonnes graces de Ma-

dame l'Intendante que je parvins à obtenir le rendirent encore meilleur. J'étois le plus considérable de ceux qui se trouvoient alors à ***. ainsi elle m'écouta par vanité, & je la pris parce que je n'avois rien de mieux à faire. Elle n'étoit que médiocrement jolie ; mais la nécessité & la jeunesse ne me rendoient pas difficile. Mon prédécesseur dans ses bonnes graces étoit un jeune Officier d'Infanterie parfaitement bienfait. L'honneur de la couche de Madame l'Intendante l'avoit flatté, & par ses soumissions aveugles il avoit séduit son orgueil, mais il me fut sacrifié. J'étois obligé d'effuyer l'ennui des discours de l'Intendante sur les prérogatives de sa place. On ne conçoit pas les hauteurs qu'elle avoit en ma présence avec tous les autres ; enfin elle n'oublioit rien & outroit tout

38 *Les Confessions*

pour me persuader de la dignité & de l'éminence de l'Intendance , & pour me faire oublier qu'étant souveraine en Province, elle n'étoit qu'une Bourgeoise à Paris.

Cependant tout annonçoit la paix, & elle fut bien-tôt conclue. J'avois toujours eu envie de voyager, & surtout de voir l'Italie, je me trouvois assés à portée d'y passer du lieu où j'étois; je demandai un congé, & je l'obtins.

Les charmes de Madame l'Intendante ne furent pas capables de m'arrêter; le commerce que j'avois avec elle n'étoit apparemment attaché qu'à la Ville où je l'avois rencontrée; car l'ayant retrouvée l'année suivante à Paris, il ne fut jamais mention de rien qui eut rapport à ce qui s'étoit passé entre nous. Je fus bien aisé de suivre quelquefois à Paris M. & Madame l'Intendante, pour voir

Combien leur vanité avoit à souffrir dans une Ville qui sert si parfaitement à corriger les fatuités Subalternes.

Après avoir quitté *** je parcourus toute l'Italie, je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit intéresser la curiosité, & me faire retirer le fruit de mes voyages. Je m'attachai particulièrement à éviter tout ce qui décrie la jeunesse Françoisse. J'étois surtout en garde contre le danger des Courtisannes, & je serois, je crois, revenu sans connoître les Italiennes, si une aventure qui m'arriva à Venise ne m'en eut procuré l'occasion.

Une femme jeune, belle & bien faite qui se nommoit la Signora Marcella m'y retint trois mois dans les plaisirs les plus vifs. Il n'y a point de pays où la galanterie soit plus commune qu'en

France ; mais les emportemens de l'amour ne se trouvent qu'avec les Italiennes. L'amour qui fait l'amusement des Françoises , est la plus importante affaire & l'unique occupation d'une Italienne. Au lieu de raconter moi-même cette aventure , je joindrai ici une lettre que Marcella écrivit quelques jours après mon départ de Venise à une de ses amies , & que celle-ci me renvoya ; on y verra des circonstances que j'obmettrois comme frivoles , & qui sont trop importantes pour qu'une Italienne les oublie.



LETTRE

DE LA

SIGNORA MARCELLA

A LA SIGNORA MARIA. *

QUI peut soulager les peines de mon cœur, ma chère amie ? Qui peut effacer de mon esprit le souvenir de mes plaisirs passés ? Que vous êtes heureuse avec votre amant ! Vous êtes ensemble à la campagne, & n'avez point d'obstacle dans votre passion ; la maison délicieuse où vous le possédez ajouteroit encore aux plaisirs de l'amour s'il avoit besoin

* On s'est crû obligé de traduire cette lettre pour ceux qui n'entendroient pas l'Italien avec la même facilité que le François.

62 . Les Confessions

d'autre chose que de lui-même. Paris fait aujourd'hui l'objet de tous mes vœux ; cette Ville si heureuse pour les femmes , & si funeste pour moi est la patrie du Seigneur Carle* , il l'habite à présent , & je n'y sçauois être ; je ne puis que m'affliger. Souffrés , ma chere amie , que pour soulager ma douleur je vous retrace les impressions que l'amour a faites sur mon cœur , vous jugerés si l'on peut en ressentir plus vivement les fureurs.

Vous sçavés que j'ai vécu pendant cinq ans avec mon mari dans une union tranquille ; je croyois que l'indolence d'un état languissant étoit de l'amour ; il n'étoit réservé qu'au Seigneur Carle de me tirer de l'ignorance où j'étois.

Il y a quelques mois que je le

* Les Italiennes accoutumées à ces noms les donnent plus volontiers à leurs Amans que leurs noms de famille.

trouvai au Ridotte. Sa vûe me fit un cœur nouveau, un penchant invincible m'entraîna sans réflexion; je profitai de l'heureuse liberté du masque pour lui parler, son esprit me charma autant que sa figure. L'envie de lui plaire n'avoit engagée à lui faire des avances, je craignis, après l'avoir quitté, qu'il ne me confondit avec les Coquettes & les Courtisannes. Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit. L'amour qui donne & détruit les idées dans le même instant me faisoit redouter son insensibilité, ou flattoit mon espoir. J'avois chargé un de mes Gondoliers de s'informer avec exactitude du Signor Carle; j'appris dès le lendemain son nom, son pays, & qu'il étoit depuis un mois à Venise. Dans la conversation que j'avois eue avec lui j'avois reconnu avec chagrin qu'il étoit François, je n'en devins que plus sensible au

64 Les Confessions

plaisir de le fixer. J'appris avec transport qu'il étoit libre, & qu'il n'avoit aucun commerce avec les malheureuses dont notre Ville est remplie. Ces idées me conduisirent le jour même au Ridotte, je l'y trouvai. Je m'étois apperçu la veille qu'il m'avoit quittée un moment pour demander mon nom, & je l'avois remarqué avec plaisir ; mon trouble en le voyant fut extrême ; il n'étoit pas masqué, je pouvois lire sur son visage les impressions que je faisois sur lui. Mes yeux saisissoient avec vivacité ses moindres mouvemens. Notre conversation étoit animée par cette curiosité qui reveille tous les sens, qui cherche & qui fait à chaque instant des découvertes nouvelles. Je le trouvai instruit de tout ce qui pouvoit me regarder ; je jugeai par moi-même que cette curiosité n'est jamais la suite de l'indifférence. Je voulus juger de l'impression

pression que mes traits feroient sur lui , je lui fis signe de me suivre , il m'obéit. Nous sortîmes du Ridotte , & nous entrâmes dans un de ces Caffés dont il est environné ; je me fis ouvrir une chambre particulière. Si-tôt que nous fûmes seuls il me pria de me démasquer , je céдай à son impatience. Que l'amour propre dans ces instans est soumis à l'amour ! J'attendois mon arrêt , un coup d'œil alloit le prononcer. Mon ame étoit suspendue ! Je remarquai dans les yeux de mon Amant une joye qui pénétra mon ame. Son empressement, la vivacité de ses desirs & de ses caresses me faisoient craindre qu'il ne l'emportât sur moi en amour , & mit le comble à ma passion. Je ne puis exprimer aujourd'hui tout ce que l'amour nous inspiroit à l'un & à l'autre dans un instant. Nous ne pouvions demeurer dans ce lieu que le tems qu'il nous falloit

66 Les Confessions

pour prendre les mesures capables d'assurer notre bonheur. J'exigeai qu'il reparut au Ridotte, je revins chés moi uniquement occupée de mon amour. Mon mari, ma maison, mes valets, tout ce qui m'environtoit, prit une forme nouvelle & désagréable à mes yeux. J'avois une vie nouvelle à arranger, des rendez-vous à donner sans me commettre, un commerce de lettres à établir, je voulois être informée de toutes les démarches de mon amant. Que d'idées ! que de projets occupoient mon esprit ! mais j'éprouvai que l'amour sçait applanir toutes les difficultés. J'envoyai mon Gondolier reconnoître encore la maison du Signor Carle, regarder, examiner & observer les plus petites circonstances. J'aurois voulu prendre ce soin. Carle reconnut mon Gondolier, & lui donna un billet pour moi ; il me parut vivement écrit, l'amour l'avoit dic-

té, l'amour le lisoit. J'accablai de questions celui qui me le rendit, je voulus sçavoir comment il avoit été reçû, mon impatience m'empêchoit d'apporter aucun ordre dans mes questions, & me les faisoit précipiter; une nouvelle question me paroissoit toujours plus importante que la dernière. J'appris que sa maison donnoit sur un petit Canal assés près de mon Palais, & dans un endroit peu fréquenté; je compris qu'il me seroit aisé à la faveur du masque de me rendre chés lui. Je convins le soir au Ridotte avec le Signor Carle qu'il m'attendroit le lendemain sur les trois heures. Quoique je fusse animée par l'amour & quand l'heure de mon départ arriva, je sentis un trouble qui m'étoit inconnu, mon cœur palpitoit, j'envisageois les conséquences de ma démarche, j'avois cette irrésolution qui vient plus des doutes de l'amour,

68 *Les Confessions*

que des combats de la vertu ; j'éprouvois ce doux frissonnement que donne les approches du plaisir. Le Signor Carle qui m'attendoit me prit dans ses bras , & me conduisit dans son appartement , ce ne fut pas sans m'arrêter à chaque pas pour m'accabler de caresses : mon ame n'étoit plus à elle. Trop étonnée pour me refuser à l'amour , trop passionnée pour avoir des remords , mon ame nâgeoit dans les plaisirs , & ne fit qu'un instant de quelques heures , tout m'étoit nouveau , & cette nouveauté est l'ame de l'amour. Jamais une plus aimable confusion ne s'est emparée des idées , timide sur mes desirs , embarrassée dans mes expressions , séduite par les plaisirs , animée par ceux de mon Amant , je n'étois que docile & soumise. La nuit qui survint nous fit voir avec regret qu'il falloit s'arracher des bras de l'amour ; le Signor Carle me con-

duisit à la première Gondole. Que j'aimois mon Amant ! je me reprochois le peu d'amour que je lui avois témoigné , je desirois de le revoir pour le rassurer. J'allai chés la Signora Baldi , je voulois avoir fait une visite que je pussé avouer à mon mari. J'arrivai chés elle au milieu d'une nombreuse compagnie , tout le monde me parut ébloui de ma beauté ; le bonheur de l'amour répand l'éclat & la sérénité sur tous les traits. Mon Amant me devint plus cher que ma vie ; l'amour nous fit rechercher de nouveaux rendés-vous , & nous les fit trouver. Tout ce que l'amour inspire aux Amans , tout ce que les plaisirs peuvent procurer , nous l'avons mis en pratique avec un succès toujours nouveau. Hélas ! il ne m'en reste que les regrets , il est parti , & je ne puis soutenir l'idée de ne le voir jamais. J'ai reçu de ses nouvelles ; mais les foibles

70 *Les Confessions*

plaisirs que les lettres procurent ne servent qu'à faire regretter un état plus heureux. Les Amans qui m'obsèdent ne font qu'irriter mes peines, & ne peuvent effacer Carle de mon ame. Adieu, ma chere amie, plaignés & aimés-moi.

J'étois dans toute la vivacité de mon intrigue avec la Signora Marcella lorsqu'on apprit à Venise la mort du Roi. Je reçus ordre en même tems de revenir en France. Comme j'étois moins retenu à Venise par l'amour que par le plaisir, j'eus moins de peine à m'en arracher. J'essayai inutilement de consoler Marcella; enfin après lui avoir promis de revenir, & après toutes les protestations que les Amans font en pareil cas souvent de la meilleure foi du monde, & qu'ils ne tiennent jamais, je partis. A peine

étois-je arrivé à Paris que je reçus de la Signora Maria la lettre que je viens de rapporter. J'en reçus aussi beaucoup de Marcella pleines de passion & d'emportement. Je lui écrivis plusieurs fois, mais bien-tôt l'absence l'effaça de mon esprit, apparemment que la persévérance d'un autre Amant me remplaça dans son cœur; car elle cessa de m'écrire, & je n'entendis plus parler d'elle.

Je trouvai en arrivant à la Cour qu'elle avoit absolument changé de face. Le feu Roi qui dans sa jeunesse avoit été extrêmement galant, avoit toujours apporté beaucoup de décence dans ses plaisirs. Les fêtes superbes qu'il avoit données avoient rendu sa Cour la plus brillante qu'il y eut jamais eu dans l'Europe, & avoient plus que tout autre chose favorisé le progrès des talens &

72 *Les Confessions*

des Arts. Il suffisoit que les Courtisans eussent le goût délicat pour qu'ils imitassent le Roi ; mais ils furent obligés de recourir à la flatterie, lorsqu'il fut parvenu à un âge plus avancé.

Le Roi en vieillissant se tourna du côté de la dévotion, & dans l'instant toute la Cour devint dévote, ou parut l'être. Après sa mort le tableau changea totalement, & sous la Régence on fut dispensé de l'hypocrisie. Le petit nombre de ceux qui étoient véritablement vertueux restèrent tels qu'ils étoient, & ceux qui avoient joué la vertu devinrent en l'abandonnant plus honnêtes gens qu'ils n'avoient été, puisqu'ils cessèrent d'être hypocrites. Plusieurs furent aussi faux dans le libertinage qu'ils l'avoient été dans la dévotion, & crurent faire leur cour en se livrant aux plaisirs;

sirs ; ce qu'il y a de sûr , c'est que cela étoit parfaitement indifférent.

Pour moi qui n'avoit point de prétentions , & qui n'étoit pas dans l'âge de l'ambition , je suivis mon goût ; mon cœur ne pouvoit pas demeurer oisif , & mon premier soin fut de chercher une femme à qui je pusse m'attacher.

Madame de Sezanne jeune , belle , bienfaite & nouvellement mariée me parut digne de mon hommage. Je m'attachai auprès d'elle , & lui rendis les soins les plus assidus , heureusement elle n'avoit point d'engagement ; car je n'ai jamais compté un mari pour quelque chose. Madame de Sezanne étoit un caractère franc & sincère , elle reçut mes vœux , & si-tôt qu'elle eut pris du goût pour moi , elle me l'avoua , & bien-tôt m'en donna des preuves. Nous

vêcûmes environ deux mois dans une union parfaite ; mais insensiblement Madame de Sezanne devint Coquette , ou du moins je commençai à m'en appercevoir. Je lui en fis des reproches , elle en parut étonnée, & me dit qu'elle ne croyoit pas avoir rien à se reprocher à mon sujet , puisqu'elle m'aimoit uniquement ; je me rendis à ses protestations , mais ce ne fut pas pour long-tems. Madame de Sezanne ne parut pas apporter beaucoup de soin à me détromper ou de précautions à me tromper. Sa beauté commençoit à faire du bruit, & mille Amans s'empresserent auprès d'elle. Quoique je ne remarquasse pas qu'elle m'en préférât aucun , je trouvois qu'elle se prêtoit avec trop de facilité à toutes les agaceries qu'on lui faisoit , & je recommençai mes plaintes. Madame de Sezanne qui

m'avoit d'abord rassuré avec bonté, me dit alors que mes reproches la fatiguoient. Je ne pris pas son chagrin pour une preuve d'innocence, je sortis, & je fus deux jours sans la voir; mais l'amour me ramena vers elle. Je lui fis tout à la fois des reproches, & lui demandai pardon, & nous nous raccommodâmes. Nous vécûmes quelque tems ensemble en passant le tems à nous brouiller & à nous raccommoder tous les jours. Enfin fatiguée de mes plaintes autant que je l'étois de sa coquetterie, elle me déclara qu'elle ne pouvoit plus supporter mon humeur, qu'elle avoit pris son parti; elle me donna mon congé, & je l'acceptai. Dans le dépit où j'étois je m'emportai contre elle & contre toutes les femmes en déclamant contre leur infidélité. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle

n'a jamais pris d'autre Amant ; le public l'a toujours regardée comme un caractère fort opposé à la coquetterie , & elle m'a paru depuis à moi-même mériter le jugement du public. Si j'en jugeois différemment lorsque je vivois avec elle , c'est que j'avois l'esprit gâté par les deux aventures qui m'étoient arrivées en Espagne & en Italie. Je fis une sérieuse réflexion sur les femmes & sur moi-même. Je compris que je ne devois pas chercher à Paris la passion Italienne , ni la constance Espagnole ; que je devois reprendre les mœurs de ma patrie , & me borner à la légèreté & à la galanterie Française. Je résolus de me conduire sur ce principe , de ne me point attacher , de chercher le plaisir en conservant la liberté de mon cœur , & de me livrer au torrent de la société.

Je ne rapporterai point le détail & toutes les circonstances des intrigues où je me suis trouvé engagé. La plupart commencent & finissent de la même manière. Le hazard forme ces sortes de liaisons ; les Amans se prennent parce qu'ils se plaisent ou se conviennent , & ils se quittent parce qu'ils cessent de se plaire , & qu'il faut que tout finisse. Je m'attacherai uniquement à distinguer les différens caractères de femmes avec qui j'ai eu quelque commerce.

Je n'eus pas plutôt rompu avec M^e de Sezanne , que je trouvai dans M^e de Perfigny tout ce qu'il me falloit pour me confirmer dans mes nouveaux sentimens , & dans la résolution que je venois de prendre de n'avoir point de véritable attachement de cœur.

Les femmes à Paris communi-
quent moins généralement entre

elles que les hommes. Elles sont distinguées en différentes Classes qui ont peu de commerce les unes avec les autres. Chacune de ces Classes à ses détails de galanterie, ses décisions, sa bonne compagnie, ses usages & son ton particulier ; mais toutes ont le plaisir pour objet, & c'est-là le charme du séjour de Paris. J'ai eu lieu de remarquer toutes ces différences. M^e de Persigny étoit ce qu'on appelle dans le Marais une petite Maîtresse ; elle étoit née décidée, le cercle de son esprit étoit étroit. Elle étoit vive, parloit toujours, & ses reparties plus heureuses que justes n'en étoient souvent que plus brillantes. Elevée en enfant gâté, parce que dès l'enfance elle avoit été jolie, les Amans acheverent ce que les parens avoient commencé. Elle se croyoit nécessaire partout, il n'y

avoit rien que l'on put voir , point d'endroit où l'on put aller , que l'on n'y trouvât M^e de Perfigny. Un de ses desirs eut été de pouvoir comme les jeunes gens se montrer dans le même jour à plusieurs spectacles ; mais pour s'en dédommager elle paroissoit à toutes les promenades. Les calèches de goût , les attelages brillans la promenoient sans cesse aux environs de Paris ; souvent elle alloit souper avec sa compagnie dans des maisons de campagne , pendant l'absence de leurs maîtres , & le Traiteur ne lui déplaisoit pas. Il n'y avoit rien qu'elle ne préférât à l'ennui d'être chés elle & au chagrin de se coucher. Trop vive pour s'assujettir à une partie de jeu , elle la commençoit & la quittoit à moitié ; mais elle aimoit la table , & elle y étoit charmante. Ce fut à un souper que

je la connus , il fut poussé fort avant dans la nuit. Née Coquette , elle s'aperçut de l'impression qu'elle faisoit sur moi , & redoubla ses coquetteries. En sortant de table elle proposa d'aller à Neuilly , cette folie étoit alors dans sa nouveauté , je l'acceptai avec plaisir ; je la suivis avec une de ses amies , je la ramenai chés elle , & la quittai avec une ample provision de parties méditées & de projets sans nombre pour lesquels elle m'engagea. Je consentis à tout , j'avois envie de lui plaire , ou plutôt de l'avoir , & je me trouvai bien-tôt emporté dans la vie la plus turbulente ; mais la destinée me conduisoit à tout voir , & ma facilité naturelle m'engageoit à me prêter à tous les goûts.

Quand une partie manquoit il falloit absolument en substituer

une autre ; c'étoit alors que l'imagination de M^e de Persigny travailloit, que les messages couroient, & qu'il étoit indispensablement nécessaire de trouver de quoi remplir un intervalle qui se trouvoit vuide. La crainte de l'ennui étoit un ennemi pour elle : c'étoit lorsqu'il falloit remplacer une partie qu'elle devenoit caressante, son esprit étoit insinuant, & c'est avec ce caractère que la femme la plus extravagante fait approuver & partager aux hommes toutes les folies qui lui passent par la tête. J'obtins tout ce que je desirois dans une circonstance pareille ; mais après m'avoir tout accordé, elle ne m'en parut pas plus attachée à moi. Les rendés-vous qu'elle me donnoit étoient presque toujours en l'air. Un souper tête à tête dans une petite maison lui paroissoit

toujours trop long , il falloit se contenter d'y aller passer quelques momens. L'envie de s'y rendre lui prenoit au moment que je m'y attendois le moins ; ainsi je m'accoutumai à recevoir à sa toilette mes rendés-vous les plus ordinaires , parce qu'elle avoit remarqué qu'ils lui prenoient moins de tems. Il est vrai qu'elle n'avoit pas même l'apparence du temperamment , & que la complaisance & les ouï-dire la déterminoient uniquement. Elle prenoit un Amant comme un meuble d'usage , c'est-à-dire de mode ; sans les faveurs il se retire , il faut bien consentir à lui en accorder. Les lettres qu'elle écrivoit partoient du même principe ; on trouvoit à la fin quelques mots tendres consacrés par l'usage , le reste avoit toujours la dissipation pour objet. Son mari qui étoit un fort galant hom-

me avoit si bien senti l'impossibilité de fixer un tel caractère , qu'il ne la contraignoit en rien , & s'étoit rassuré sur l'indifférence que la nature lui avoit donnée en naissant ; on voit qu'il n'y gagnoit pas davantage. Indépendamment de toutes les raisons frivoles & des motifs ridicules de M^e de Persigny pour avoir toujours un Amant en titre & des aspirans ; l'envie d'avoir quelqu'un absolument à ses ordres l'engageoit à en conserver toujours un qui ne devoit pas être infiniment flatté d'une préférence dont le hazard décidoit ; mais elle étoit jolie & brillante , il n'en faut pas tant dans le monde pour être couruë. Je ne fus pas long-tems sans ressentir tous les dégoûts & toutes les peines d'une vie aussi agitée. L'imagination de M^e de Persigny n'étant jamais arrêtée , l'on ne

84 *Les Confessions*

pouvoit être sûr d'aucun plaisir avec elle ; le souper même où elle paroissoit la plus fixée & qui sembloit l'amuser , se passoit ordinairement dans les arrangemens de ce que l'on pouvoit faire le lendemain. Pour ne point donner au public des scènes que son étourderie pouvoit aisément occasionner , & que je craignois de partager , je prétextai plusieurs voyages à la campagne ; j'eus soin d'en avertir long-tems auparavant , & les parties s'arrangerent sans moi. A peine M^e de Persigny s'apperçut-elle de mon absence , je ne sçais même si elle eut le tems de voir que nous ne vivions plus ensemble. Elle ne manqua pas de gens aimables qui s'empresserent à me remplacer , & qui bien-tôt le furent eux-mêmes par d'autres. Enfin sans rompre précisément avec elle , je

cessai d'être son Amant en titre.

M^e de Persigny m'avoit si parfaitement corrigé des fausses délicatesses dont j'avois tourmenté M^e de Sezanne , que celle - ci , dont j'avois blâmé la coquetterie , m'auroit alors paru une prude. Il sembloit que l'amour eut entrepris de me faire l'humeur en m'assujettissant aux caractères les plus opposés.

Pendant que je cherchois à respirer des fatigues que m'avoit causées la pétulance de M^e de Persigny , je me trouvai à dîner chés une de mes parentes avec une femme , dont la beauté , la taille noble , l'air sérieux , doux & modeste attirerent mon attention. Elle pensoit finement , & s'exprimoit avec simplicité. Je demandai qui elle étoit ; j'appris qu'elle se nommoit M^e de Gremonville , & qu'elle étoit dévote par état.

86 *Les Confessions*

Sa figure , son esprit & son maintien me frapperent , & firent impression sur mon cœur. Je n'osai lui demander la permission d'aller chés elle , son état & le mien ne sembloient pas compatir , & je ne voulus rien brusquer ; mais je me proposai bien de venir souvent dans cette maison , où j'appris qu'elle se trouvoit ordinairement , & j'exécutai mon projet. Je voyois donc assés souvent M^e de Gremonville chés ma parente. J'étois moins sensible à ses attraits , qu'au plaisir de voir en elle la simple nature ou du moins ses apparences. Elle ne mettoit point de rouge , ce qui étoit une nouveauté pour moi , & le calme du régime ajoutoit encore à sa beauté. Je sentoís qu'elle me plaisoit infiniment ; j'étudiois ses sentimens , je n'étois occupé qu'à les flatter , elle y paroíssoit

sensible ; mais je n'osois pas me livrer. Ce qui commença à me donner quelque espérance , fut d'apprendre qu'elle n'avoit embrassé l'état de la dévotion , que pour ramener l'esprit de son mari , qu'une affaire assés vive avec un jeune homme avoit un peu éloigné d'elle. Son premier attachement me fit connoître qu'elle n'étoit pas insensible. Je lui demandai la permission d'aller chés elle , & je l'obtins. Je remarquai d'abord que M^e de Gremonville , outre la considération qu'elle avoit dans le public , avoit pris un empire absolu sur l'esprit de son mari. La dévotion est un moyen sûr pour y parvenir. Le mari d'une dévote est obligé à une sorte de respect pour elle , dont il ne peut s'écarter quelque mécontentement qu'il éprouve , s'il ne veut avoir affaire à tout le parti.

M^e de Gremonville dispoſoit à ſon gré d'un bien conſidérable ; tout ce que la magnificence a de ſolide & de recherché l'environnoit, ſans avoir d'autre apparence que celle de la propreté & de la ſimplicité ; on le ſentoit ; mais il falloit examiner pour ſ'en appercevoir.

M^e de Gremonville fut la première des dévotes qui amena la mode ſingulière des petites maiſons, que le public a paſſé aux femmes de cet état par une de ces biſarres inconſéquences dont on ne peut jamais rendre compte ; c'eſt-là que ſous le prétexte du recueillement, il leur eſt libre de faire avec très-peu de précaution tout ce que ce même public ſi reſervé ſur elle, ne paſſeroit point aux femmes du monde. Enfin ſur cet article les choſes en ſont au point que toute la différence ne tombe
que

que sur les heures : on y dîne avec la dévote, on y soupe avec la femme du monde, de façon que la même maison pourroit en quelque sorte servir à l'une & à l'autre.

Les visites des prisonniers, celles des Hôpitaux, un Sermon, ou quelque Service dans une Église éloignée donnent cent prétextes à une dévote pour se faire ignorer, & pour calmer les discours, quand par hazard elle est reconnuë. Dès que le Rouge est quitté, & que par un extérieur d'éclat une femme est déclarée dévote, elle peut se dispenser de se servir de son carosse ; il lui est libre de ne se point faire suivre par ses gens, sous le prétexte de cacher ses bonnes œuvres ; ainsi maîtresse absoluë de ses actions, elle traverse tout Paris, va à la campagne seule ou tête à tête avec



un Directeur. C'est ainsi que la réputation étant une fois établie, la vertu, ou ce qui lui ressemble devient la sauve-garde du plaisir.

M^e de Gremonville commença par me faire cent questions différentes sur les femmes avec qui j'avois vécu, tantôt en déplorant la conduite des femmes du monde, tantôt en leur donnant des ridicules. Elle éprouvoit ma discrétion sur les autres, afin de s'en assurer pour elle-même. L'amour propre ne me fit jamais rompre le silence qu'un honnête homme doit garder sur cette matière. J'ai toujours été plus sensible au plaisir, qu'à la vanité de la bonne fortune. Cette discrétion fit impression sur son esprit, car j'avois déjà touché son cœur. J'achevai de la séduire en l'accablant d'éloges sur sa beauté, ses graces & même sur sa vertu. J'admirois

toujours les sacrifices qu'elle faisoit à Dieu ; mes discours étoient flatteurs , sans paroître hypocrites. Je lui vantois les plaisirs du monde , & mes yeux l'assuroient que j'étois prêt de lui en faire le sacrifice. Dans la crainte que l'on ne pénétrât le motif de mes visites , elle m'avertit des heures de ses exercices de piété , & de celles où je devois me rendre auprès d'elle , pour n'y pas trouver les dévotes qui s'y rassembloient quelquefois pour traiter des affaires du parti. Quoique la médifance ne fut pas un des projets décidé de cette assemblée , c'étoit un des devoirs que l'on y remplissoit le mieux. Je prenois assés bien mon tems pour me trouver toujours seul avec M^e de Gremonville , je m'apperçus bien - tôt que l'amour me donnoit de plus en plus la confiance , son mari même en

plaisantoit avec moi ; prenés garde , me disoit-il souvent , si M^e de Gremonville vous entreprend , elle vous convertira. Elle avoit fait observer ma conduite , elle m'avoit fait écrire des lettres qui m'offroient des aventures agréables ; mais le goût qu'elle m'avoit inspiré , & l'envie d'avoir une dévote me rendoient peu curieux d'autres intrigues , & produisirent en moi l'effet de la prudence. Enfin après avoir subi tous les examens dont je pouvois le moins me douter , j'obtins un rendez-vous dans sa petite maison , où je fus introduit en habit d'Ecclesiastique , & ce fut dans la suite mon déguisement ordinaire. Le masque ne donne pas plus de liberté à Venise , que le manteau noir en fournit à Paris , où chacun occupé de ses plaisirs , ne pense guère à troubler ceux des

autres. Le prétexte d'un Office particulier donna à M^e de Gremonville le moyen de s'absenter, & de dire qu'elle dînoit chés une de ses amies pour retourner avec elle au Service de l'après-midi. Malgré tant de précautions elle prit encore celle de m'ouvrir la porte elle-même. Nous montâmes dans un appartement où régnoient à l'envi, la simplicité, la propreté & la commodité. Je fis aussitôt éclater tous mes transports. Que vous êtes pressant, me dit-elle ! quoi le plaisir d'aimer & celui d'être aimé ne peuvent vous suffire ? Je vous donne un rendez-vous pour épancher nos cœurs dans une plus grande liberté, le danger auquel je m'expose pour vous avoir ici ne peut vous convaincre de l'empire que vous avez sur mon cœur ; non, vous ne m'aimés point, vous voulés séduire.

ma vertu , pour me confondre avec les autres femmes , & pouvoir me mépriser comme elles. J'employai les caresses & les empressements pour la rassurer ; je vis qu'elle étoit émûe , mais que la pudeur combattoit encore. J'allai fermer les volets , elle ne s'y opposa point , & revenant à ses genoux , je la trouvai foible & complaisante à tous mes desirs. Je fis ce moment ; je l'emportai sur un lit de repos , & je devins heureux. Dès que mon bonheur fut confirmé , elle fit éclater des regrets que je pris soin de calmer. J'eus avant le dîné tout le tems de lui prouver mon amour , & d'éprouver sa tendresse que rien ne contraignoit plus. Notre dîné servi par un tour étoit simple , mais excellent : on me traitoit en Directeur cheri. Nous repassâmes dans le lieu de nos plaisirs pour

en goûter de nouveaux. L'heure où finit l'Office nous obligea de nous séparer ; mais nous nous retrouvâmes souvent avec les mêmes précautions. La nouveauté de cette aventure avoit mille charmes pour moi. Rien ne ressembloit dans celle-ci à tout ce que je connoissois. Les valets d'une dévote ne sont point dans sa confiance ; ils sont modestes & sages , & n'ont aucune des insolences que leur donne ordinairement le secret de leur Maîtresse. Me de Gremonville quoique vive dans ses caresses , paroissoit modérée dans les plaisirs , & sembloit n'avoir d'autre intérêt que ma satisfaction , sans jamais envisager la sienne. Une dévote employe pour son Amant tous les termes tendres & onctueux de l'Ecriture , & tous ceux du Dictionnaire de la dévotion la plus affectueuse &

la plus vive. La critique du monde que M^e de Gremonville faisoit avec esprit , étoit toujours un éloge indirect d'elle-même ; elle vantoit les charmes du mystere & les plus grandes voluptés , qu'elle ne présentoit que sous le nom de commodités.

Notre commerce dura six mois , sans que jamais il ait fait le moindre bruit ; mais bien-tôt j'apperçus du refroidissement & de la contrainte dans les procédés de M^e de Gremonville ; elle me fit voir des scrupules , & comme ils ne pouvoient plus naître de la vertu , je les regardai comme des symptômes d'inconstance. J'ai toujours imaginé qu'une jalousie de Directeur causée par un sentiment d'amour ou par un objet d'intérêt avoit troublé notre commerce ; ne pouvant pas faire de moi son Directeur , je crois que
de

de son Directeur elle en fit son Amant. Les rendés-vous devinrent plus rares , les difficultés de se voir augmentèrent chaque jour ; Elle me déclara enfin qu'elle ne vouloit plus vivre dans un commerce aussi criminel. J'eus beau la presser , son parti étoit pris, & je fus obligé de m'y soumettre. Je rendis la seule lettre que j'avois ; on ne m'en laissoit jamais qu'une, encore ne disoit-elle rien de positif. Quoiqu'il en soit notre affaire finit sans aucun éclat. Je fus piqué de me voir quitter ; cependant Me de Gremonville n'eut aucun reproche à me faire. J'observai tout ce qu'elle m'avoit recommandé ; je la vis même quelque tems chés elle pour la ménager , mais sans remarquer la moindre envie de renouer , ni le moindre souvenir du passé ; ses procédés en un mot me pa-

rurent plus fiers que ceux d'aucune autre femme. Elle n'eut aucun des ménagemens ordinaires aux femmes dans de pareilles circonstances ; il falloit qu'elle comptât beaucoup sur ma probité , & elle me rendoit justice.

La retraite dans laquelle j'avois vécû avec M^e de Gremonville m'avoit fait perdre de vûë tous mes amis & les différentes sociétés où j'étois lié auparavant. Je me trouvois donc assés isolé. Je résolus bien de ne plus tomber dans un pareil inconvenient , & de faire assés de Maîtresses pour en avoir dans tous les états , & n'être jamais sans affaire , si j'en quittois ou en perdois quelque'une.

J'étois dans ces dispositions lorsqu'il m'arriva une discussion avec M. De ** Conseiller au Parlement pour des droits de Terre. Comme j'ai toujours eu une aver-

tion & une incapacité naturelles pour les procès , & que le moyen de les éviter n'est pas toujours de s'en rapporter à ses Gens d'affaires , j'allai trouver M. De **. C'étoit un homme fort raisonnable ; d'ailleurs un des grands avantages que les gens de Robe retirent de leur profession , est d'apprendre aux dépens des autres à fuir les procès ; ainsi nous terminâmes nous mêmes notre différent à l'amiable , & je restai de ses amis. La première marque que je lui en donnai fut de tâcher de séduire sa femme qui étoit assés jolie , & j'y réussis. Il fallut alors me plier à des mœurs nouvelles , & qui m'étoient absolument étrangères.

La hauteur de la Robe est fondée comme la Religion sur les anciens usages , la tradition & les livres écrits. La Robe a une

vanité qui la sépare du reste du monde , tout ce qui l'environne la blesse. Elle a toujours été inférieure à la haute Noblesse ; c'est de-là que plusieurs fots & gens obscurs , qui n'auroient pas pû être admis dans la Magistrature , prennent droit d'oser la mépriser , aussi-tôt qu'ils portent une épée ; c'est le tic commun du Militaire de la plus basse naissance. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait dans la Robe plusieurs familles qui feroient honneur à quantité de ceux qui se donnent pour gens de condition. Il est vrai qu'on y distingue deux Classes ; l'ancienne qui a des illustrations , & qui tient aux premières maisons du Royaume , celle de nouvelle date , qui a le plus de morgue & d'arrogance.

La Robe se regarde avec raison au-dessus de la Finance qui

l'emporte par l'opulence & le brillant, & qui devient à son tour la source de la seconde Classe de Robe. Le peuple a pour les Magistrats une sorte de respect dont le principe n'est pas bien éclairci dans sa tête, il les regarde comme ses Protecteurs, quoiqu'ils ne soient que ses Juges.

La plûpart des gens de Robe sont réduits à vivre entre eux, & leur commerce entretient leur orgueil. Ils ne cessent de déclamer contre les gens de la Cour qu'ils affectent de mépriser, quoiqu'ils vous étourdissent sans cesse du nom de ceux à qui ils ont l'honneur d'appartenir. Il ne meurt pas un homme titré, que la moitié de la Robe n'en porte le deüil, c'est un devoir qu'elle remplit au centième degré; mais il est rare qu'un Magistrat porte celui de son cousin l'Avocat. Les sollicitations

ne les flattent pas tous également , les fots y sont extrêmement sensibles , les meilleurs Juges & les plus sensés s'en trouvent importunés , & pour l'ordinaire elles sont assés inutiles. En général la Robe s'estime trop , & l'on ne l'estime pas assés.

Les femmes de Robe qui ne vivent qu'avec celles de leur état n'ont aucun usage du monde , ou le peu qu'elles en ont est faux. Le cérémonial fait leur unique occupation ; la haine & l'envie leur seule dissipation.

M^e De * * avoit été élevée dans les principes des avantages de la Robe , & son mari fort attaché à ses devoirs avoit grand soin de les lui repéter tous les jours. Sa jeunesse & un espece de dégoût qu'elle prit pour moi m'arrêterent pendant quelque tems ; mais la platitude de la compagnie , les plai-

lanteries de la Robe qui tiennent toujours du College , la pédanterie de ses usages , & la triste règle de la maison me la rendirent bien-tôt insupportable. Je vis bien que je devois songer à m'amuser ailleurs , & garder M^e De * * pour mes heures perduës.

Je commençai à me rendre à la Societé dont M^e de Gremonville m'avoit éloigné. Aussi-tôt que je fus rentré dans le monde ; je fus prié à tous les soupers connus. Paris est le centre de la dissipation , & les gens les plus oisifs par goût & par état y sont peut-être les plus occupés ; ainsi je n'étois embarrassé que sur le choix des soupers qui m'étoient proposés chaque jour. Je ne les trouvois pas toujours aussi agréables qu'ils avoient la réputation de l'être ; mais je m'y amusois quelquefois. Après avoir examiné les

maisons qui pouvoient me convenir davantage ; je préfèrai celle de M^e de Gerville. J'y allois plus souvent que dans aucune autre , parce que la compagnie y étoit mieux choisie , & que le jeu y étoit fort rare ; on n'en faisoit jamais une occupation ni un amusement intéressé.

Je m'y trouvai un jour à souper avec M^e d'Albi. Elle me toucha moins par sa figure , qui étoit ordinaire , sans être commune , que par les graces & la vivacité de son esprit ; la singularité de ses idées & celles de ses expressions , qui sans être précieuses étoient neuves. Je jugeai que personne n'étoit plus propre que M^e d'Albi à me guérir de l'ennui que me caufoit le commerce de M^e De * *. Le hazard m'ayant placé à table auprès d'elle , la conversation qui étoit d'abord géné-

rale , devint particuliere entre elle & moi ; nous oubliâmes parfaitement le reste de la compagnie , & nous en fûmes bien-tôt à parler bas.

Me d'Albi m'accorda la permission d'aller chés elle , & j'en profitai dès le lendemain. Dans les premiers jours de notre connoissance notre vivacité reciproque nous fit croire que nous nous convenions parfaitement , & nous vécûmes bien-tôt conformément à cette idée ; mais je ne fus pas long-tems sans m'appercevoir de l'humeur la plus inégale & la plus capricieuse. Jamais elle ne pensoit deux jours de suite d'une façon uniforme ; une chose lui déplaisoit aujourd'hui par l'unique raison qu'elle lui avoit plû le jour précédent. Son esprit qui changeoit à chaque instant d'objet , lui fournissoit aussi les raisons les

plus specieuses & les plus persuasives. Pour justifier son changement, quand elle parloit, elle cessoit d'avoir tort. Quelque sentiment qu'elle défendit, on étoit obligé de l'adopter, tant on étoit frappé de la sagacité de son esprit, du feu de ses idées & du brillant de ses expressions. On auroit imaginé qu'elle ne devoit jamais s'écarter de la raison, si l'on avoit pû oublier que son sentiment actuel étoit toujours la contradiction du précédent.

Ce qu'il y avoit de plus facheux pour moi, c'est que son cœur étoit toujours asservi à son esprit, dont il suivoit la bisarrerie & les écarts. Quelquefois elle m'accabloit de caresses, & le moment d'après j'étois l'objet de ses mépris. Triste, gaye, étourdie, sérieuse, libre, réservée; M^e d'Albi réunissoit en elle tous les caractères, & celui

qu'elle éprouvoit étoit toujours si marqué, qu'il eut paru être le sien propre à ceux qui ne l'auroient vûë que dans cet instant. Un jour elle me chargea de lui trouver une petite maison, pour nous voir, disoit-elle, avec plus de liberté. Le premier usage de ces maisons particulieres appellées communément petites maisons, s'introduisit à Paris par des Amans qui étoient obligés de garder des mesures, & d'observer le mystere pour se voir, & par ceux qui vouloient avoir un asile pour faire des parties de débauche qu'ils auroient craint de faire dans des maisons publiques & dangereuses, & qu'ils auroient rougi de faire chés eux.

Telle fut l'origine des petites maisons qui se multiplierent dans la suite, & cessèrent d'être des asiles pour le mystere. On les eut

d'abord pour dérober ses affaires au public ; mais bien-tôt plusieurs ne les prirent que pour faire croire celles qu'ils n'avoient pas. On ne les passoit même qu'à des gens d'un rang supérieur : cela fit encore que plusieurs en prirent par air. Elles sont enfin devenuës si communes & si publiques, qu'il y a des extrêmités de Fauxbourgs qui y sont absolument consacrés. On sçait tous ceux qui les ont occupées ; les Maîtres en font connus, & ils y mettront bien-tôt leur marbre. Il est vrai que depuis qu'elles ont cessé d'être secretes, elles ont cessé d'être indécentes ; mais aussi elles ont cessé d'être nécessaires. Une petite maison n'est aujourd'hui pour bien des gens qu'un faux air, & un lieu, où pour paroître chercher le plaisir, ils vont s'ennuyer secretement un peu plus qu'ils ne fe-

roient en restant tout uniment chés eux.

Nous étions bien sûrs, M^e d'Albi & moi, de faire un meilleur usage de celle que nous cherchions. J'eus soin de la choisir dans un quartier perdu, & où nous ne pouvions être connus de qui que ce fût. Je ne sçaurois peindre le plaisir & la vivacité avec lesquels M^e d'Albi vint prendre possession de notre retraite. Elle la trouvoit préférable à tous les Palais. Nous y soupâmes & y passâmes la nuit la plus délicieuse. Nous ne sentîmes en sortant que l'impatience d'y revenir. Nous convînmes que ce seroit dans deux jours. Heureusement qu'avant d'aller l'y attendre, je passai chés elle. Je la trouvai seule; mais au lieu de l'empressement que j'attendois de sa part, elle me reçut avec mépris, & me dit

110 *Les Confessions*

qu'elle étoit fort surprise, qu'au lieu de chercher à lui faire oublier l'outrage que je lui avois fait en la conduisant dans une petite maison, j'osasse encore le lui proposer. J'eus beau lui représenter que c'étoit par ses ordres que j'avois pris cette maison, les précautions que j'y avois apportées, & le secret avec lequel nous nous y étions vûs; elle me répliqua, que si j'avois été jaloux de sa gloire, je l'aurois détournée d'une pareille idée; qu'une femme raisonnable, pour peu qu'elle ait soin de sa réputation, ne doit jamais se trouver dans ces sortes d'endroits, & que les parties les plus secrètes sont les plus malignement interprêtées, lorsqu'on vient à les découvrir: enfin il n'y eut point de reproches que je n'essuyai à ce sujet. C'étoit ainsi que je passois ma vie avec M^e d'Albi; il sembloit qu'elle eût

dix ames différentes, dont il y en avoit neuf qui faisoient mon supplice. J'étois toujours prêt de la quitter dans ces momens d'orage qui étoient fort fréquens; mais sa figure, son esprit, & un caprice plus favorable de sa part, me ramenoient bien-tôt vers elle. Cependant la tête m'auroit infailliblement tournée, si pour adoucir la rigueur de ma situation, je n'eusse trouvé une femme qui, sans raffiner sur le plaisir, s'y livroit naïvement, & l'inspiroit de même.

C'étoit une riche Marchande de la ruë S. Honoré qui se nommoit Madame Pichon. J'eus occasion de la connoître parce que M. Pichon venoit de faire l'habillement de mon Régiment. Les Marchands de Paris sont flattés de donner des repas aux Officiers des Régimens qu'ils fournissent; je me rendis aux instances de

112 *Les Confessions*

M. Pichon qui voulut absolument me donner à souper. Je m'y étois engagé par complaisance, comptant m'y ennuyer, & je m'y amusai beaucoup. Je fis connoissance avec M^e Pichon ; elle étoit jeune & jolie, vive & même un peu brusque, & ce qu'on appelle dans le Bourgeois une bonne grosse maman. On la vouloit avoir dans tous les repas qui se donnoient dans son quartier : elle chantoit, elle agaçoit ; elle avoit la repartie prompte, & plus libre que délicate, & le plus long souper n'altéroit en aucune façon sa raison. J'imaginai que le nôtre ne s'étoit poussé fort avant dans la nuit qu'en ma considération ; la suite me fit voir que c'étoit l'ordinaire de la maison. J'eus envie d'avoir M^e Pichon ; & pour y parvenir, je fus obligé de me soumettre à ses parties, & de me livrer à sa société.

M^e

Me Pichon étoit portée à une hauteur naturelle à toutes les femmes, & qui se manifeste suivant leurs differens états. Elle me dit que c'eût été la mépriser que de se cacher de l'avoir, & qu'elle étoit assés jolie pour être aimée, que si cela ne me convenoit pas, elle s'étoit bien passée jusqu'ici d'un homme de condition, & qu'elle vouloit avoir son Amant dans l'arriere de sa boutique, à sa Campagne, & chés ses amies; qu'elle n'avoit enfin à rendre compte de sa conduite à personne qu'à son mari, à qui elle n'en rendoit point. Il fallut donc que je fusse de toutes ses parties de Ville & de Campagne, & que j'eusse encore l'attention d'en dérober la connoissance à Me d'Albi, dont la fierté eût été extrêmement offensée de la rivalité, & qui ne me l'eût jamais pardonné.

Quelque nouvelle que fût pour moi la société de M^e Pichon, j'en faisois quelquefois la comparaison avec celles où j'avois vécu, & je fus bien-tôt convaincu que le monde ne differe que par l'extérieur, & que tout se ressemble au fond. Les tracasseries, les ruptures & les ménages sont les mêmes. J'ai remarqué aussi que les Marchands qui s'enrichissent par le commerce, se perdent par la vanité. Les fortunes que certaines familles ont faites, les portent à ne point élever leurs enfans pour le commerce. De bons Citoyens & d'excellens Bourgeois, ils deviennent de plats Annoblis. Ils aiment à citer les gens de Condition, & font sur leur compte des histoires qui n'ont pas le sens commun. Leurs femmes qui n'ont pas moins d'envie de paroître instruites, estropient les noms, con-

fondent les histoires, & portent des jugemens véritablement comiques pour un homme instruit. Ces mêmes femmes croyant imiter celles du monde, & pour n'avoir pas l'air emprunté, disent les mots les plus libres, quand elles sont dans la liberté d'un souper de douze ou quinze personnes. D'ailleurs elles sont solides dans leurs dépenses, elles boivent & mangent par état; l'occupation de la semaine leur impose la nécessité de rire & d'avoir les jours de Fêtes une joye bruyante, éveillée & entretenüe par les plus grosses plaisanteries.

Il m'eût été impossible de soutenir ce genre de vie: mon départ pour mon Regiment me donna les moyens honnêtes de quitter la bonne M^e Pichon. Elle me parut touchée de mon départ, & je me crus obligé de lui conseiller de ne

116 *Les Confessions*

jamais prendre d'homme du monde. Je lui représentai les avantages & les commodités de vivre avec un homme de son état qu'elle choisiroit à son gré. Elle me remercia de mes conseils, & convint d'en avoir fait quelquefois la réflexion. Elle m'e fit promettre pour la ménager dans son quartier, de la venir voir à mon retour, & je n'y manquai pas. D'ailleurs toutes les femmes avec qui j'ai eu quelque intimité, m'ont toujours été chères, & je ne les ai jamais retrouvées sans ressentir un secret plaisir. J'ai mis à profit pour le monde la société de M^e Pichon; je l'ai toujours comparée à une excellente Parodie qui jette un ridicule sur une Piece qui a séduit par un faux brillant.

A mon retour du Régiment je comptois bien nouër quelque intrigue nouvelle, & quitter de-

cemment M^e d'Albi dont je ne voulois plus essuyer les caprices. J'ignore si elle avoit prévu mes arrangemens , mais elle m'avoit donné un successeur pendant mon absence. Je fus piqué d'avoir été prévenu. Quoique je ne sentisse plus de goût pour elle , & que je fusse déterminé à rompre , je ne l'aurois fait qu'avec les ménagemens que j'ai toujours eus pour les femmes ; mais je crus devoir me vanger. Je ne négligeai rien pour renouïer , bien résolu de la quitter après avec éclat. J'allai la trouver ; elle venoit d'avoir avec son nouvel Amant un de ces caprices que je lui connoissois : il étoit fort piqué ; la circonstance étoit favorable ; elle me reçut au mieux , & nous soupâmes ensemble. Le lendemain je la menai à l'Opera en grande loge , & trois jours après je la quittai autenti-

quement. Elle en eut un dépit qu'elle ne m'a jamais pardonné, & que je lui pardonne volontiers; je me suis même reproché ce procédé que je n'aurois pas eu, si je n'eusse été emporté par un mouvement de fatuité. Je n'eus pas plutôt terminé cette affaire là que je songeai à d'autres.

Un jeune homme à la mode, car j'en avois déjà la réputation, se croiroit deshonoré s'il demeurait quinze jours sans intrigue, & sans voir le public occupé de lui. Pour ne pas demeurer oisif, & conserver ma réputation, j'attaquai dix femmes à la fois; j'écrivis à toutes celles dont les noms me revinrent dans la mémoire. Cette façon de commencer une intrigue doit paroître ridicule à tous les gens sensés; c'est cependant une de celles qui réussissent le mieux aux jeunes gens

à la mode. La plûpart de leurs lettres font mal reçuës ; mais de vingt qu'il y en ait une qui fasse fortune : on n'a pas perdu son tems ; cela suffit avec le courant pour entretenir commerce. La Comtesse de Vignolles étoit une de celles à qui j'avois écrit. Je ne la connoissois que de vûë ; mais sa coquetterie , ou plutôt son libertinage étoit si bien établi , qu'elle ne fut point étonnée de ma déclaration. Comme le hazard faisoit qu'elle n'avoit point alors d'Amant en titre , elle ne balança pas à me faire une réponse favorable. Je crus qu'il ne me convenoit pas de lui rendre des soins , qu'en effet elle ne méritoit gueres ; je me contentai de lui envoyer l'adresse de ma petite maison , en l'avertissant que je l'y attendrois le lendemain à souper. Elle ne manqua pas de s'y

rendre, comme je l'avois prévu. Elle avoit tellement secoué les préjugés de bienfiance, qu'elle ne me donna pas la peine de jouer l'homme amoureux. Nous soupâmes avec plus de gayeté, que si nous eussions eu un véritable amour l'un pour l'autre. Son cœur n'avoit aucune part à la démarche qu'elle faisoit, ainsi son esprit & sa gayeté parurent en pleine liberté. M^e de Vignolles possédoit éminemment le talent de donner des ridicules, & nous fîmes une ample critique de toutes les personnes de notre connoissance. Quand il fut question du principal objet qui conduit dans une petite maison, au défaut de l'amour nous en goûtâmes les plaisirs, & nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre. L'imagination vive & même déreglée de M^e de Vignolles m'amusoit, &

fa

sa personne m'étoit agréable. Après cinq ou six soupers j'étois prêt d'en devenir amoureux, lorsque je m'apperçus que j'étois l'Amant qu'elle avouoit en public, & que le jeune Comte de Varennes étoit celui qu'elle préferoit en secret. Je voulus faire l'Amant jaloux, éclater en reproches; M^e de Vignolles n'y répondit qu'en plaisantant. Quoi, me dit-elle, la façon dont nous nous sommes pris a-t'elle dû vous faire imaginer que j'aurois une fidélité à toute épreuve pour un homme qui n'a pas même pris la peine de me faire croire qu'il m'aimoit? Nous nous convenions tous deux; nous n'avions personne ni l'un ni l'autre; voilà les motifs qui vous ont déterminés à me choisir: j'avouë que ce sont ceux que j'ai eus en vous acceptant si facilement. Cet aveu singulier me surprit, &

bien-tôt me calma. Le sentiment n'étoit point outragé, l'amour propre seul étoit blessé ; ainsi je me déterminai à prendre cet aventure légèrement. Je lui fis seulement promettre pour la forme de me sacrifier Varennes ; mais loin de me tenir parole, elle lui associa un jeune homme de Robe, sans compter les passades qu'elle regardoit comme choses qui ne tiroient pas à conséquence. L'aventure de Varennes avoit éteint l'espece d'amour naissant que je sentoie pour M^e de Vignolles ; les autres acheverent de me la faire mépriser. Cependant comme elle étoit devenue nécessaire à mon amusement, je n'aurois pû me résoudre à la quitter, s'il m'avoit été possible de ne la voir qu'en secret ; mais c'étoit précisément ce qu'elle ne prétendoit pas, parce que j'étois l'Amant de représentation.

Il ne se passoit guère de jours que je n'entendisse raconter quelques-unes de ses aventures , ou rapporter le détail de quelque nouveau ridicule qu'elle s'étoit donné. L'esprit seul n'en a jamais garanti ; celui de M^e de Vignolles ne lui servoit qu'à s'en faire accabler. J'avois outre cela la mortification de voir qu'aucune femme ne vouloit aller avec elle. Celles même qui avoient un Amant déclaré croyoient satisfaire le public en la méprisant , au point de refuser jusqu'aux parties de Spectacles qu'elle leur proposoit ; ainsi elle se trouvoit réduite à n'aller que dans les maisons ouvertes , où elle vouloit absolument que je la suivisse. On partage le ridicule de ce qu'on aime ; j'avois beau en parler légèrement tout le premier , on regardoit mes discours comme un nouveau genre

de fatuité , & l'on s'obstinoit à me croire amoureux pour avoir le plaisir de m'associer aux ridicules de M^e de Vignolles. Il faut non-seulement se marier au goût du public , mais encore prendre une Maîtresse qui lui convienne , & mon attachement pour M^e de Vignolles étoit généralement blâmé. Mon amour propre eut tant à souffrir pendant trois mois que je vécus avec elle , que je me déterminai enfin à rompre entièrement. Il m'en coûta , je l'avouë ; je trouvois à la fois dans M^e de Vignolles la commodité & les agrémens que l'on rencontre avec une fille de l'Opéra , & le ton & l'esprit d'une femme du monde. Vive , libertine , emportée , sérieuse , raisonnable , avec beaucoup d'esprit & d'agrémens ; elle réunissoit toutes les qualités qui peuvent seduire & amuser : heu-

reusement que le mépris où elle étoit donnoit des armes contre elle ; ce fut ce mépris qui me déterminâ à finir un commerce qui me paroissoit honteux pour moi. M^e de Vignolles fut désespérée de me perdre. Elle n'épargna rien pour me ramener ; mais mon parti étoit pris ; j'étois résolu d'immoler mon plaisir à l'opinion & aux caprices du public ; je résistai aux larmes que le dépit lui arrachoit , & je la quittai aussi mal honnêtement que je l'avois prise.

C'est l'usage parmi les Amans de profession d'éviter de rompre totalement avec celles qu'on cesse d'aimer. On en prend de nouvelles , & on tâche de conserver les anciennes , mais on doit surtout songer à augmenter la liste. J'étois trop enyvré des erreurs du bon air , pour avoir négligé un

126 *Les Confessions*

point aussi essentiel ; ainsi j'avois toujours quelque ancienne Maîtresse qui me recevoit sans façon , lorsque je me trouvois sans affaire réglée. Ces femmes de reserve sont de celles que l'on a sans soin , qu'on perd sans se brouiller , & qui ne méritent pas d'article séparé dans ces mémoires.

Comme je n'avois quitté M^e de Vignolles que pour satisfaire à l'opinion publique , je songeai à la remplacer dignement , pour me reconcilier avec le public , & mon choix tomba sur M^e de Leroy. Elle n'avoit d'autre beauté que des yeux pleins d'esprit & de feu ; mais elle passoit pour sage , & l'étoit en effet avec un fond de coquetterie inépuisable.

Je la trouvai au Bal de l'Opéra qui étoit alors dans sa nouveauté , & peut-être le plus sage établissement de Police qui se soit

fait dans la Régence. Je liai conversation avec elle , & profitant de la liberté du Bal , je lui offris mon hommage. Elle le reçut avec une facilité qui me fit croire que mon commerce seroit bien-tôt établi , & que je serois l'écuëil de sa sagesse ; mais je n'en fus pas plus avancé. M^e de Lery avoit trente Amans qui l'assiégeoient ; elle les amusoit tous également , & n'en favorisoit aucun. J'allois tous les jours chés elle ; chaque jour elle me plaisoit davantage , & mes affaires n'en avançoient pas plus. Comme je m'apperçus bien-tôt du manège & de la coquetterie de M^e de Lery , je ne voulus pas perdre mon tems avec elle , & je songeai à l'employer plus utilement ailleurs ; mais elle sçavoit conserver ses Amans avec autant d'art qu'elle avoit de facilité à les engager. Elle ne vit pas

128 *Les Confessions*

plutôt que j'étois prêt de lui échapper , qu'elle employa toutes les marques de préférence pour me retenir. Je crus toucher au moment d'être heureux , & je me rengageai de nouveau. Le succès fut bien différent de ce que j'esperois.

Nous nous trouvions toujours chés M^e de Lery une demi-douzaine d'Amans , & ce n'étoit pas le quart des prétendans. Elle étoit vive , parlant avec facilité & agrément , extrêmement amusante , & par conséquent médisante. Elle plaisantoit assés volontiers tous ceux qui l'entouroient , mais elle déchiroit impitoyablement les absens , & les chargeoit de ridicules d'autant plus cruels , qu'ils étoient plus plaisans. Il est rare que les absens trouvent des défenseurs , & l'on n'applaudit que trop lâchement aux propos étourdis

d'une jolie femme. J'ai toujours été assés réservé sur cette matière ; mais l'homme le plus en garde n'est jamais parfaitement innocent à cet égard. Un jour que M^e de Lery tournoit en ridicule le Comte de Longchamp en son absence ; je me prêtai à la plaisanterie, sans rien dire de fort offensant pour lui. Comme elle ne l'aimoit point, elle n'eut rien de plus pressé que de recommencer devant lui la même plaisanterie, & de donner à ce que j'avois dit les couleurs les plus malignes. Il en fut piqué, & ne le dissimula pas. J'étois absent, & M^e de Lery voulant, ou feignant de s'excuser, me cita pour avoir tenu les propos en question. Le Comte de Longchamp animé peut-être par un peu de rivalité, sans entrer en explication me témoigna son ressentiment ; j'y ré-

pondis comme je le devois , & lui promis satisfaction. Nous nous trouvâmes à minuit dans la Place des Victoires ; nous mîmes l'épée à la main , & je n'eus que trop l'honneur de cette affaire , car le Comte de Longchamp tomba percé de deux coups d'épée. Le clair de la Lune qui nous rendoit aîlés à reconnoître , mon nom qu'il avoit prononcé dans la chaleur du combat , & sa mort qui arriva le lendemain m'obligerent à m'éloigner , pour laisser à mes amis le soin d'accommoder cette affaire. Rien n'approche du dépit que j'éprouvai d'être engagé dans une aussi malheureuse affaire pour la seule femme dont je n'avois rien obtenu.

Je sortis de Paris bien convaincu que la Coquette la plus sage est plus dangereuse dans la société que la femme la plus perdue.

Je me rendis d'abord à Calais où étoit mon Régiment, & après y avoir arrangé quelques affaires, je passai en Angleterre.

Le vrai mérite des Anglois avec leur juste critique seroit la matière d'un ouvrage qui pourroit être agréable & singulier ; pour moi qui ne parle que des femmes, je continuerai le récit de mes aventures avec elles.

Le Duc de Sommerfet que j'avois connu à Paris me présenta au Roi. Ce Prince me reçut avec sa bonté naturelle ; j'eus même l'honneur de souper avec lui chés M^e de Candale sa Maîtresse. J'allai quelquefois au triste cercle de la Cour ; je fus prié à dîner chés toutes les personnes de marque, & je fus fort étonné de voir la Maîtresse de la maison & toutes les femmes sortir de table au fruit. Je demeurois avec les hommes à

tofter, & entendre parler politique. Je fus admis aux conversations des Dames, & reçu dans les Cabarets avec les hommes. Je me prêtai d'abord aux mœurs Angloises ; j'appris la langue ; je convins du frivole dont on nous accuse, & je réussis assés pour un François.

Les plaisirs des Anglois en général sont tournés du côté d'une débauche qui a peu d'agrément, & leur plaisanterie ne nous paroîtroit pas légère. Les femmes ne sont pas comme en France le principal objet de l'attention des hommes, & l'ame de la société.

Je fis connoissance avec Mile-di B***. Elle étoit parfaitement bien faite, & sa fierté jointe à un grand air de dédain, après m'avoir révolté, me piqua. Je sentis qu'il falloit se conduire avec art, & cacher mes véritables sen-

timens à une femme d'un tel caractère. Je commençai par chercher à mériter sa conversation , en retranchant les bagatelles qui sont nécessaires auprès de nos Françaises. Je cherchai la simple expression du sentiment ; je lui donnai un air dogmatique , & bien-tôt Miledi B * * * prit plaisir à s'entretenir avec moi. La première faveur qu'elle m'accorda fut celle de me parler François , ce qu'elle n'avoit pas encore voulu faire ; mais elle n'en conserva pas moins son air froid & imposant. Je ne lui marquois point d'empressements ; j'avois vû qu'ils ne convenoient pas , surtout ne la voyant jamais en particulier. Je passai plus de trois mois sans retirer d'autre fruit de mes soins que celui d'être souffert , & de ne point voir de Rival ; je n'osois lui témoigner combien l'indifférence

avec laquelle elle me voyoit arriver ou sortir des endroits où je la rencontrais m'étoit insupportable ; je n'avois pas encore acquis le droit de me plaindre. J'étois enfin au moment de tout abandonner, quand un de mes gens vint me dire un matin qu'un Cocher de place demandoit à me parler. Ce Cocher me dit qu'une femme m'attendoit dans son carrosse à la porte de S. James. Je m'y rendis , ne comprenant pas quelle affaire pouvoit m'attirer un pareil rendez-vous ; mais quelle fut ma surprise en ouvrant la portière de trouver Miledi B * * * cachée dans ses coëffes qui m'ordonna de monter : je lui obéis. Elle dit au Cocher de nous conduire dans l'endroit qu'elle lui avoit indiqué. Je voulus lui parler , elle m'imposa silence , & nous arrivâmes dans la Cité , où nous

entrâmes par une petite porte quarrée dans une maison dont l'extérieure étoit fort simple. Nous passâmes dans un appartement magnifique, dont elle avoit la clef. Je lui témoignai ma vive reconnaissance, & je vis qu'elle en recevoit toutes les marques que l'amour peut en donner. Vous devés sans doute être étonné, me dit-elle, de la démarche que je fais aujourd'hui ? Je voudrois, lui répondis-je, la devoir à l'amour. Soyés content, me dit-elle, je vous aime depuis longtems ; vous m'aimés, repris-je avec vivacité, comment ne m'avez vous rien témoigné ? Que vous m'avez fait souffrir ! Ne parlons point du passé, reprit-elle ; j'ai examiné votre conduite ; je me suis dit à moi-même plus que vous ne m'auriés osé dire : vous devés en être convaincu par la

démarche que je fais. Ma fortune & ma vie sont entre vos mains. Je profitai d'un aveu si favorable ; & je trouvai cette beauté qui m'avoit paru si froide & si fiere en public , si vive & si emportée dans le tête à tête , que j'avois peine à me persuader mon bonheur. Nous nous séparâmes après les transports de l'amour , après toutes les protestations de fidelité , telles que des amis sinceres les peuvent prononcer , c'est-à-dire , dégagés de tout le langage froid & puerile de la galanterie. Ne vous attendés pas , me dit-elle , que je vous donne jamais en public le moindre témoignage de tout ce que vous m'avez inspiré. Si vous voulés continuer à me plaire, soyés aussi réservé dans le monde , que s'il ne s'étoit rien passé entre nous. J'en jugerai ce soir , ajouta-t'elle , au cercle où je compte vous voir ,
&

& ne pas même vous regarder. Laissez donc agir mes sentimens que rien ne peut changer. C'est à moi de vous instruire des jours où je pourrai vous voir, soit ici, soit ailleurs. Je me charge de vous écrire & de vous faire rendre mes lettres ; vous n'aurez que des réponses à me faire.

Nous vécûmes quelques tems sans la moindre altération dans notre commerce ; mais la jalousie vint le troubler. Une Françoise de mes parentes fut attirée à Londres pour quelques affaires ; elle devint pour Miledi un sujet de jalousie dont l'effet mérite d'être rapporté.

Elle ne me fit aucun reproche ; je remarquai seulement en elle un air plus sombre & plus farouche. Loin de chercher à me ramener par des reproches, ou par une plus grande vivacité, ou par des

ridicules jettés sur l'objet qui lui déplaisoit : elle évita même de le nommer. Pour moi qui n'avoit rien à me reprocher, & qui ignoroit les soupçons de Miledi, j'étois tranquile, lorsque j'en reçus un billet dont le sens étoit. Que transporté de dépit & de fureur sur ma perfidie, elle se sentoit au moment de se donner la mort, après m'avoir arraché la vie. Ce billet me fit fremir pour elle ; je sçavois le mépris que les Anglois font de la mort par les exemples fréquens de ceux qui se la donnent. J'écrivis sur le champ à Miledi pour lui demander un rendez-vous. Ma lettre portoit un caractère de candeur, de simplicité & d'innocence. Je l'aimois & j'étois incapable de lui manquer, & quoique ce commerce ne paroisse pas séduisant, la sincérité en fait pardonner la dure-

té, & un Amant est flatté d'inspirer des sentimens aussi déterminés. Miledi m'accorda ce rendés-vous, & j'achevai de la détromper ; mais son ame avoit éprouvé des agitations dont elle ressentoit toujours l'impression : son amour & sa fierté avoient été trop frappés des seules alarmes qu'ils avoient ressenties. Je voyois qu'elle étoit agitée. Ce n'étoit pas une femme à laquelle on put faire dire ce qu'elle n'avoit pas résolu. Je prévoyois un orage ; mais je ne m'attendois pas à la façon dont il éclata.

Elle me donna un rendés-vous dans sa maison de la Cité ; je m'y rendis. Après m'avoir témoigné plus d'amour qu'elle n'avoit encore fait. M'aimés-vous véritablement, me dit-elle ? je ne veux point être flattée, parlés-moi avec candeur. Pouvés-vous en douter,

lui dis-je , mon amour fait tout mon bonheur ; mais , ajoutai-je , mon cœur n'est pas satisfait. Je vois que depuis quelque tems vous êtes occupée d'une chose que vous me cachés ; croyés - vous que mon cœur n'en soit pas blessé , ouvrés - moi votre cœur. C'est , reprit-elle , pour vous découvrir le fond de mon ame que j'ai voulu vous parler aujourd'hui. J'ai été jalouse , c'est tout dire , pour exprimer ce que j'ai souffert , & puisque ce sentiment n'a pû me forcer à vous quitter , je vois que je vous aime pour ma vie. J'ai eu tort dans cette occasion ; je ne veux plus être exposée à l'avoir. Vous êtes porté à la galanterie ; vous serés aimé , & bien - tôt vous me serés infidele. Je veux vous posséder seule sans la crainte de vous perdre. Londres m'est odieux , je n'y serois pas tranquile ;

Voyés si vous voulés me suivre & venir au bout de l'Univers. J'y suis résolüë ; si vous me refusés, votre amour est foible, & votre cœur n'est pas digne de moi.

Ce projet m'étonna ; mais ne voulant pas m'opposer avec trop de vivacité à son sentiment, je lui représentai les engagements qu'elle avoit avec son mari, l'éclat que feroit son départ. J'ajoutai que ma fortune ne permettoit pas de l'exposer dans un pays où je n'avois aucune ressource. Elle m'écouta sans m'interrompre, & quand j'eus cessé de parler. J'ai tout prévu, répliqua-t'elle, les engagements que j'ai avec mon mari ne font à mes yeux qu'une convention civile. Je n'ai point d'enfans ; j'ai fait la fortune de mon mari par les biens que je lui ai apportés, & que je lui laisse ; mais je suis maîtresse de vendre des

142 *Les Confessions*

habitations considérables que j'ai à la Jamaïque. C'est-là que nous irons d'abord. Nous porterons les fonds que nous en aurons retirés dans les lieux qui vous plairont le plus ; les nations me sont égales ; celle que vous choisirez deviendra ma patrie. Je ne vis que pour vous , l'éclat de mon départ m'intéresse peu ; mais parlés-moi vous-même avec sincérité. Regreteriez-vous votre pays ? un tel attachement seroit bien éloigné de l'amour & même de la raison. Songés-vous que ce même pays vous a proscrit pour avoir eu des sentimens dont la privation vous eut deshonoré ? Peut on regretter des hommes dont les idées sont si fausses & si méprisables ? Si vous m'aimés je vous dois suffire ; l'amour doit détruire tous les préjugés. Mon projet qui est au-dessus du caractère de vos Françoises peut

vous étonner , ainsi je n'exige pas votre parole dans ce moment ; je vous donne huit jours, pendant lesquels je vous verrai sans vous faire la moindre question sur le parti que je vous propose. En achevant ces mots elle me quitta , & me laissa dans un trouble & un embarras inexprimables. La probité étoit révoltée du parti que me proposoit Miledi ; mais l'excès de son amour m'attendrissoit & redoubloit mon attachement pour elle. Je voyois avec douleur que mon refus alloit forcer Miledi à un éclat affreux pour elle & pour moi. Dans cette situation j'allai voir l'Abbé du Bois qui depuis a été Cardinal , & qui étoit alors chargé à Londres des affaires de France. Il s'apperçut de mon trouble , & me pressa de lui en dire le sujet.

Son caractère qui le portoit plus

à l'intrigue qu'à la négociation, lui avoit fait découvrir mon aventure ; il m'en avoit souvent parlé , & je ne lui avois répondu que ce qu'il est permis à un honnête homme de dire pour faire respecter son goût & prévenir les questions. L'Abbé qui de tous les hommes étoit celui qui avoit la plus mauvaise opinion des femmes , attendu l'espece de celles avec lesquelles il avoit toujours vécu , n'auroit pas eu grand égard pour Miledi même , mais il en avoit pour moi ; c'est pourquoi je m'ouvris à lui dans cette occasion. L'affaire lui parut importante. Tout est parti en Angleterre , & les femmes sont aussi attachées que les hommes à l'un ou à l'autre de ceux qui la divisent ordinairement. Miledi étoit Thoris , & le Régent avoit intérêt dans ce moment de les ménager. L'Abbé

bé qui sentit la conséquence d'un éclat causé par un François dans les circonstances présentes de sa négociation , ne négligea rien pour m'engager à repasser promptement en France. Je lui représentai les risques de mon retour sans avoir accommodé mon affaire. Il m'offrit une lettre pour M. le Duc d'Orleans , & m'assura que ce Prince feroit terminer mon affaire à ma satisfaction. Il ajouta même les menaces , voyant que je balançois à suivre ses conseils ; & les menaces de la politique font assés communement sérieuses. En un mot l'Abbé me força de partir sans voir Miledi , & me permit simplement de lui écrire. Je lui écrivis dans les termes les plus passionnés ; je lui marquai le regret que j'avois de la quitter ; je l'assurai que les reproches que j'aurois à me faire en acceptant

ses dernières propositions s'opposoient trop aux sentimens d'un homme d'honneur, & m'obligeoient à partir pénétré de ses bontés dont je conserverois un souvenir éternel. Mon retour fut heureux ; le Régent fut sensible à ma situation, comme l'Abbé me l'avoit assuré, & mon affaire fut heureusement & promptement terminée. Peu de jours après mon retour à Paris, je reçus une lettre de Miledi où tout ce que l'amour outragé peut inspirer étoit exprimé. Elle finissoit par me dire un éternel adieu : & j'appris fort peu de tems après qu'elle s'étoit elle-même donné la mort. Cette nouvelle me plongea dans la plus vive douleur ; je ne fus plus sensible au plaisir de me retrouver dans ma patrie. Je m'accusai cent fois de barbarie. L'image de l'infortunée Miledi étoit

toujours présente à mon esprit ,
& même aujourd'hui je ne me
la rappelle point sans émotion.

Cependant mes amis n'oublie-
rent rien pour me tirer de la re-
traite où je m'obstinois à vivre ,
& pour dissiper les noires impres-
sions d'une mélancolie dont ils
craignoient les suites pour moi.
Je me prêtai d'abord par complai-
sance à leurs empressements & à
leurs conseils , & bien-tôt je m'y
livrai par raison. Outre les mo-
tifs de chagrin qui m'étoient par-
ticuliers , on contracte en Angle-
terre un air sérieux que l'on por-
te jusque dans les plaisirs ; le mal
m'avoit un peu gagné ; l'air &
le commerce de France sont les
meilleurs remèdes contre cette
maladie.

Aussi-tôt que je me fus rendu
à la société, mon goût pour les fem-
mes se reveilla ; mais je fus d'abord

assés embarrassé de ma personne. Je retrouvai heureusement quelques-unes de mes anciennes Maîtresses assés complaisantes pour moi. Je vis bien qu'on peut compter sur la constance des femmes, quand on n'en exige pas même l'apparence de la fidélité. Cependant une conquête nouvelle n'étoit nécessaire ; & je me trouvois dans un assés grand embarras. Après un an d'absence , c'étoit une espece de début ; on étoit attentif au choix que j'allois faire : de ce choix seul pouvoient dépendre tous mes succès à venir. M^c de Limeüil me parut d'abord la seule femme digne de mes soins ; mais la réflexion sçut reprimer ce premier transport. Elle étoit jeune , elle passoit pour sage , & il falloit qu'elle le fut , car on n'avoit point encore parlé d'elle. L'attaquer , & ne pas réussir ,

c'étoit me perdre ; un homme à la mode ne doit jamais entreprendre que des conquêtes sûres. Tandis que je combattois par ces réflexions judicieuses, le goût que je me sentoïis pour M^e de Limeüil ; j'entendis parler dans plusieurs maisons de l'esprit, des agrémens, & surtout du mérite de M^e de Tonins. On citoit sa maison comme le rendez-vous des gens les plus aimables de Paris : c'étoit une faveur que d'y être admis. Non-seulement les hommes de la meilleure compagnie lui faisoient une cour assiduë ; on voyoit même les femmes les plus respectables s'empressez à devenir ses complaisantes. On m'offrit de m'y présenter, & je l'acceptai. M^e de Tonins me reçut poliment. Je la trouvai au milieu d'un cercle de quelques beaux esprits & de gens du monde, donnant le ton, &



se faisant écouter avec attention. Je trouvai réellement beaucoup de ce qu'on appelle esprit dans le monde à M^e de Tonins & à quelques-uns de sa petite cour, c'est-à-dire, beaucoup de facilité à s'exprimer, du brillant & de la légèreté; mais il me parut qu'ils abusoient de ce dernier talent. La conversation que j'avois interrompue étoit une espèce de dissertation métaphysique. Pour égayer la matière M^e de Tonins & ses favoris avoient soin de repandre dans leurs discours sçavans un grand nombre de traits, d'épigrammes, & malheureusement des pointes assés triviales. Ce bizarre mélange m'étonna. J'étois mécontent de moi-même de ne pouvoir m'en amuser. Ils rioient ou applaudissoient tous avec tant d'excès au moindre mot qui se proféroit, que je crus de

bonne foi que c'étoit ma faute , si je n'admirois pas aussi. Je demandai à M^e de Tonins la permission de lui faire souvent ma cour ; elle me l'accorda , & me pria même à souper pour le lendemain.

M^e de Tonins pour se délivrer de l'importunité des devoirs , & se donner une plus grande considération , jouoit la mauvaise fanté , & en conséquence sortoit rarement de chés elle. Sa maison étoit le rendez-vous de tous ceux qu'elle avoit admis à l'honneur de lui faire leur cour. Je ne manquai pas de m'y rendre de bonne heure le lendemain. J'y trouvai à peu près la même compagnie que la veille ; les propos furent aussi les mêmes. Au bout d'une heure je m'apperçus que la conversation languissoit ; je propofai une partie de jeu , moins par goût que

par habitude de voir jouer. M^e de Tonins me dit que le jeu étoit absolument banni de chés elle , qu'il ne convenoit qu'à ceux qui ne sçavent ni penser, ni parler. C'est, ajouta-t'elle, un amusement que l'oisiveté & l'ignorance ont rendu nécessaire. Ce discours étoit fort sensé ; mais malheureusement M^e de Tonins & sa société étoient malgré tout leur esprit souvent dans le cas d'avoir besoin du jeu, & ils éprouvoient que la nécessité d'avoir toujours de l'esprit est aussi importune que celle de jouer toujours. Le jeu devint la matière d'une dissertation qui dura jusques au souper. Les discours de la table étoient d'une autre nature, toute dissertation, & même toute conversation suivie en étoient bannies. Il n'étoit pour ainsi dire permis de parler que par bons mots. M^e de

Tonins & ses adorateurs partirent en même tems : ce fut un torrent de pointes , de quolibets & de rires excessifs. On tiroit l'Elixir des moins mauvais ; on rencherissoit sur les plus obscurs. Je cherchois à entendre & à pouvoir dire quelque chose ; mais lorsque j'avois trouvé un mot , je m'appercevois que la conversation avoit déjà changé d'objet. Je voulus prier celui qui étoit à côté de moi de me tirer de peine ; & de m'aider du moins à entendre ce qu'on disoit. Il me fit en riant un discours beaucoup moins intelligible que tous ceux qu'on avoit tenus jusqu'alors. Le rire étonnant qu'il excita ne servit qu'à me déconcerter , & je fus tenté un moment de le prendre au sérieux ; mais craignant de me donner un ridicule , je pris le parti de répondre sur un pareil ton , quoique je le

trouvaſſe déteſtable. Je me livrai à ma vivacité naturelle ; je répliquai par quelques traits affés plaiſans à ceux qu'on me lançoit ; M^e de Tonins y applaudit : chacun ſuivit ſon exemple , & je devins le héros de la plaiſanterie dont j'étois auparavant la victime. Le ſouper finit bien-tôt après. On parla alors de deux Romans nouveaux & d'une Comedie que l'on jouoit depuis quelques jours ; on me demanda mon avis. Comme j'ai toujours été plus ſenſible au beau qu'au plaiſir de chercher des défauts ; je diſ naturellement que dans les deux Romans j'avois trouvé beaucoup de choſes qui m'avoient fait plaiſir , & que la Comedie ſans être une bonne piece , avoit de grandes beautés. M^e de Tonins prit la parole pour faire la critique de ce que je venois de louer. Je voulus défendre mon

sentiment, & je cherchai des yeux quelqu'un qui put être de mon avis. J'ignorois qu'il n'y en avoit jamais qu'un dans cette société. M^e de Tonins peu accoutumée à la contradiction soutint son opinion avec aigreur, & la compagnie en chœur applaudissoit sans cesse à tout ce qu'elle disoit. Je pris le parti de me taire, m'appercevant un peu trop tard que le ton de cette petite république étoit de blâmer généralement tout ce qui ne venoit pas d'elle, ou qui n'étoit pas sous sa protection. Je reconnus cette vérité à l'éloge qu'on fit de trois ou quatre ouvrages qui m'avoient paru, ainsi qu'au public, au-dessous du médiocre. Je résolus donc de me conduire à l'avenir en conséquence de cette découverte.

Ce qui me rendit encore plus complaisant pour les sentimens de

156 . *Les Confessions*

M^e de Tonins furent ceux qu'elle m'inspira. Sans être absolument jeune, elle étoit encore aimable ; d'ailleurs la considération où elle vivoit, quoiqu'assés peu méritée, étoit ce qui piquoit mon goût. L'opinion nous détermine presque aussi souvent que l'amour. M^e de Tonins étoit à la mode, & dès lors elle me paroissoit charmante. Le respect que l'on avoit pour elle ne laissoit pas de m'imposer, & je fus un peu embarrassé sur ma démarche : je pris enfin mon parti. J'arrivai un jour chés elle de si bonne heure, que je la trouvai seule, & je lui déclarai mes sentimens.

M^e de Tonins ne fut ni offensée, ni embarrassée de ma déclaration. Je n'employerai point avec vous, me dit-elle, la dissimulation si ordinaire aux femmes en pareil occasion ; je suis sensible à

vos sentimens. Votre figure me plaît, j'estime votre caractère, & votre esprit m'amuse; mais avant d'écouter vos sentimens; il faut que vous soyés instruit des miens, & c'est déjà vous donner une très-grande marque de confiance.

Il y a deux choses auxquelles je suis également sensible, & que je prétends concilier, quoiqu'elles paroissent inaliables, le plaisir & la considération. Par le genre de vie que j'ai embrassé, je me suis fait d'avance une retraite honorable; lorsqu'il ne me sera plus permis de prétendre ni à la jeunesse, ni à la beauté. Une femme n'a point alors d'autre parti à prendre que le bel esprit ou la dévotion; le dernier parti est trop contraire à mon goût, & je ne le soutiendrois pas; au lieu qu'en embrassant celui du bel esprit, je puis jouir dès aujourd'hui de la

158 *Les Confessions*

considération , sans être obligée de renoncer aux plaisirs dans lesquels je veux apporter toute la décence possible. Il y a peu de femmes qui ne fussent flattées de votre hommage , & qui peut-être n'en fissent gloire ; pour moi en prenant un Amant , je n'en veux pas l'éclat. J'approuvai le plan de M^e de Tonins ; je me jettai à ses genoux , & je lui promis une discrétion inviolable , si elle m'accordoit ses bontés. Doucement , Monsieur , me dit-elle , il faut que votre conduite me prouve vos sentimens. Dans ce moment il arriva du monde , & je sortis. J'allai quinze jours de suite chés M^e de Tonins , sans pouvoir vaincre sa résistance. Elle crut à la fin mon amour si sincere , qu'elle consentit à me rendre heureux. Nous vécûmes ensemble dans le plus grand mystere , pendant près

d'un mois ; mais la société s'aperçut enfin de notre intelligence, & me marqua sur le champ autant d'égards que M^e de Tonins m'en témoignoit. On me trouva mille fois plus d'esprit qu'auparavant ; mais j'étois peu sensible à la gloire du bel esprit. Autrefois les gens de condition n'osoient y aspirer ; ils sentoient qu'ils ne prenoient pas assés de soin de cultiver leur esprit pour la mériter ; mais ils avoient une considération particuliere & une espece de respect pour les gens de Lettres. Les gens de condition se sont avisés depuis de vouloir courir la carrière du bel esprit, & ce qu'il y a de plus bisarre, c'est qu'en même tems ils y ont attaché un ridicule. J'étois bien éloigné d'avoir un sentiment si faux ; mais je ne me sentoient ni talent, ni étude.

La fureur de jouer la Comedie régnoit alors à Paris ; on trouvoit partout des Théâtres. La société de M^e de Tonins prenoit le même plaisir , & portoit l'ambition plus haut. Pour comble de ridicule , on n'y vouloit jouer que du neuf ; presque tous les Acteurs étoient Auteurs des pièces qu'ils jouoient. Nos représentations , car je fus bien-tôt admis dans la troupe , étoient d'un ennui mortel ; on se le dissimuloit ; nous applaudissions tout haut , & nous nous ennuyons tout bas. M^e de Tonins m'obligea aussi de faire une Comedie. J'eus beau lui représenter combien j'en étois incapable ; elle blâma cette modestie , & m'assura qu'avec les conseils je ferois d'excellens ouvrages. Je n'en crus rien ; mais par complaisance je me mis à travailler. Dans ce tems-là Dufresny qui étoit un
peu

peu engagé dans notre société nous proposa d'essayer sur notre Théâtre la Comédie du *Mariage fait & rompu*, avant de la donner au public ; on l'accepta , & on la joignit à la mienne. Dix ou douze Spectateurs choisis furent admis à cette représentation ; ma Pièce réussit au mieux , & celle de Dufresny fut trouvée détestable. Je fus moi-même indigné d'un jugement si déraisonnable ; je pris seul le parti de la Comédie de Dufresny. La dispute s'échauffa tellement à ce sujet que M^e de Tonins voulut absolument faire donner ma Pièce aux Comédiens François en même tems que *le Mariage fait & rompu*. Je voulus envain m'y opposer , & lui représenter que c'étoit un ridicule de plus que je me donneroie , que les gens de mon état n'étoient point faits pour devenir Auteurs ,

162 *Les Confessions*

& que s'ils l'étoient par complaisance pour l'amusement d'une société, ils ne devoient jamais se donner au public. M^e de Tonins me cita quelques exemples de gens à peu près de ma sorte qui avoient bravé avec succès ce préjugé, & me promit que jamais on ne me connoîtroit pour l'Auteur de cette Pièce. Quoique ces raisons ne fussent que spécieuses, il fallut céder & me soumettre à tout. Les deux Pièces furent jouées à quelques jours de distance. Celle de Dufresny fut applaudie, comme elle le méritoit; elle est restée au Théâtre, & le public la revoit toujours avec plaisir; & ma Comédie, dont on ne connoissoit point l'Auteur, fut trouvée fort ennuyeuse. Le parterre désespéré de ne pouvoir ni s'intéresser, ni rire, ni même siffler, fut réduit à bailler. Le bon ton & l'es-

prit qu'on admiroit chés M^c de Tonins ne firent point d'effet au Théâtre. Point d'action, peu de fonds, quelques portraits de société qui ne pouvoient pas être entendus, & qui ne valoient guères la peine de l'être, ne faisoient pas une Pièce qu'on put hazarder en public. Je vis clairement que les gens du monde faute d'étude & de talent exercé sont rarement capables de former un tout, tel que le Théâtre l'exige. Ils composent comme ils jouent, mal en général, & passablement dans quelques endroits. Ils ont quelques parties au-dessus des Comédiens de profession; mais le total du jeu de la Pièce est toujours mauvais: l'intelligence générale de toute l'action, & le concert ne s'y trouvent jamais.

Le dépit de me voir Auteur malgré moi; la nécessité d'admi-

164 *Les Confessions*

rer tout ce qui émanoit de notre société, & surtout de M^e de Tonins, me dégouterent bien-tôt & d'elle & du bel esprit. Ce fut alors que je commençai à connoître véritablement M^e de Tonins & sa petite cour. Je m'aperçus que chaque société, & surtout celles de bel esprit, croient composer le public, & que j'avois pris pour une approbation générale le sentiment de quelques personnes que les airs imposans & la confiance de M^e de Tonins avoit prevenuës & séduites. Le public loin d'y applaudir s'en mocquoit hautement. Le droit usurpé de juger sans appel les hommes & les ouvrages, notre mépris affecté pour ceux qui réduisoient notre société à sa juste valeur, étoient autant d'objets qui excitoient la plaisanterie & la satire publique. Outre ces ri-

dicules que je partageois en communauté, on m'en donnoit encore de particuliers. On prétendoit que M^e de Tonins qui donnoit de l'esprit à qui il lui plaisoit, n'en pouvoit pas refuser à celui qui avoit l'honneur de ses bonnes graces. Dailleurs notre société n'étoit pas moins ennuyeuse que ridicule ; j'étois étourdi & excédé de n'entendre parler d'autre chose que de Comedies, Opéras, Acteurs & Actrices. On a dit que le Dictionnaire de l'Opéra ne renfermoit pas plus de six cent mots ; celui des gens du monde est encore plus borné.

Tous ces bureaux de bel esprit ne servent qu'à dégoûter le génie, retrecir l'esprit, encourager les mediocres, donner de l'orgueil aux fots, & révolter le public. Je cédaï au dépit, & quittaï M^e de Tonins assés brusquement. Je

166 *Les Confessions*

rentrai dans le monde, bien convaincu que toute société tyrannique & entêtée de l'esprit doit être odieuse au public, & souvent à charge à elle-même.

Pour me guérir radicalement & me dégager la tête de toutes les vapeurs du bel esprit, je résolus de vivre quelques tems dans la Finance, & ce remède me réussit; mais il n'étoit pas sûr, & je reconnus que j'avois eu jusqu'à sur les Financiers des idées très-fausses à bien des égards.

La Finance n'est point du tout aujourd'hui ce qu'elle étoit autrefois. Il y a eu un tems où un homme de quelque espèce qu'il fût se jettoit dans les affaires avec une ferme résolution d'y faire fortune, sans avoir d'autres dispositions qu'un fonds de cupidité & d'avarice; nulle délicatesse sur la bassesse des premiers emplois; le cœur

dégagé de tous scrupules sur les moyens , & inaccessible aux remords après le succès. Avec ces qualités on ne manquoit pas de réussir. Le nouveau riche , en conservant ses premières mœurs , y ajoutoit un orgueil féroce dont ses trésors étoient la mesure ; il étoit humble ou insolent , suivant ses pertes ou ses gains , & son mérite étoit à ses propres yeux comme l'argent dont il étoit idolâtre , sujet à l'augmentation & au décri.

Les Financiers de ce tems - là étoient peu communicatifs ; la défiance leur rendoit tous les hommes suspects , & la haine publique mettoit encore une barrière entre eux & la société.

Ceux d'aujourd'hui sont très-différens. La plupart qui sont entrés dans la Finance avec une fortune faite ou avancée , ont eu

168 - *Les Confessions*

une éducation soignée qui en France se proportionne plus aux moyens de se la procurer qu'à la naissance. Il n'est donc pas étonnant qu'il se trouve parmi eux des gens fort aimables. Il y en a plusieurs qui aiment & cultivent les Lettres, qui sont recherchés par la meilleure compagnie, & qui ne reçoivent chés eux que celle qu'ils choisissent.

Le préjugé n'est plus le même à l'égard des Financiers, on en fait encore des plaisanteries d'habitude ; mais ce ne sont plus de ces traits qui partoient autrefois de l'indignation, que les traités & les affaires odieuses répandoient sur toute la Finance. Je sçai que personne n'a encore osé en parler avantageusement : pour moi qui rapporte librement les choses comme elles m'ont frappé, je ne crains point de choquer les préjugés

jugés de ceux qui déclament stupidement contre la Finance à qui ils doivent peut-être leur existence sans le sçavoir.

La Finance est absolument nécessaire dans un état, & c'est une profession dont la dignité ou la bassesse dépend uniquement de la façon dont elle est exercée.

En donnant à ceux qui l'exercent avec honneur les justes éloges qu'ils méritent, j'avoue que j'ai trouvé plusieurs Financiers qui avoient conservé les mœurs de leurs ancêtres. Cela se rencontre parmi ceux qui avec un cœur bas ont la tête trop foible pour soutenir l'idée de leur opulence. De ce nombre sont encore plusieurs de ceux qui sont les premiers auteurs de leur fortune. Ces deux especes de Financiers sont rampans, insolens, avarés & magni-

fiques ; c'est même par cet endroit que j'ai d'abord connu la Finance.

M. Ponchard dont le hazard me fit connoître la femme dans le tems que je cherchois un contre poison au bel esprit , étoit précisément ce qu'il me falloit. C'étoit un de ces nouveaux parvenus. Sorti de la bassesse ; il étoit monté par degrés des plus vils emplois aux plus grandes affaires. Il étoit intéressé dans toutes celles qui se faisoient , & il ne lui manquoit pour décorer , plutôt que pour achever sa fortune , que le titre de Fermier Général. Sa femme qui étoit d'une extraction aussi basse , en avoit toute la grossiereté qu'on avoit négligé de corriger par l'éducation. Les grandes fortunes se commencent souvent en Province ; mais ce n'est qu'à Paris qu'elles s'achevent , & qu'on en jouit. M.

Ponchard avoit achevé de gagner à Paris un million d'écus, & sa femme y avoit apporté un million de ridicules. Elle n'étoit plus occupée qu'à s'enrichir encore de ceux des femmes de condition ; mais elle n'en faisoit pas les graces qui seules les font pardonner à celles-ci. Comme elle avoit remarqué que presque toutes les femmes du monde avoient des Amans, elle en voulut avoir aussi, & ce fut dans ces dispositions que je la trouvai. Elle me jugea digne d'elle, & la facilité de sa conquête me déterminâ, d'autant plus qu'elle étoit assés bien de sa figure, quoiqu'elle ne fut pas aimable.

Chaque chose a sa langue ; celle de l'opulence m'étoit inconnüe, & j'eus le tems de l'étudier sous M. Ponchard. Il ne parloit que d'or & d'argent, comme un Gen-

un homme de campagne ne parle que de Généalogies. Il étoit confiant dans ses propos ; son ton étoit décidé , & son triomphe étoit à table dont la chère quoiqu'abondante ne laissoit pas d'être délicate. Il y avoit aussi du goût dans ses meubles , & il s'en trouve nécessairement dans toutes les maisons opulentes de Paris , par la facilité que les gens riches , quelques grossiers qu'ils soient , ont d'avoir à leur service ou à leurs ordres ceux dont la profession s'occupe des choses de goût. Mais comme ce goût n'est que d'emprunt , il ne sert souvent qu'à faire mieux sentir la crasse primitive du Maître de la maison qu'on ne peut pas façonner comme un meuble.

Pour M^e Ponchard , elle n'étoit occupée qu'à étudier & copier les grands airs qu'elle avoit le mal-

heur de prendre toujours à gauche. Quoiqu'elle tirât son orgueil de la fortune de son mari , elle rougissoit de sa personne.

Je fus bien-tôt lié dans toute la Finance ; ce fut ainsi que je connus plusieurs maisons de Financiers , dont je ne pouvois pas faire une comparaison qui fut avantageuse à celle de M. Ponchard. D'ailleurs pour me dégoûter de M^e Ponchard , il suffisoit d'elle-même ; peu s'en falloit qu'elle ne me fit regretter M^e de Tonins , & préférer les ridicules aux dégoûts. Elle regardoit un Amant comme un meuble , & mon hommage flattant sa vanité , elle vouloit que je fusse partout avec elle. Je ne fus pas de ce sentiment-là , & bien-tôt je commençai à négliger auprès d'elle des devoirs que je n'avois jamais rempli bien exac-

174 *Les Confessions*

tement. J'étois obligé de faire ma cour ; je voulois vivre avec mes amis , & M^e Ponchard devint fort mécontente de ma conduite. Une Financiere aime à citer souvent un homme de la Cour qui lui est attaché ; mais il est encore plus flatteur de se faire voir avec lui en public. L'on fait une partie de campagne où l'on donne un souper ; toutes les autres femmes ont leur Amant , & l'on est reduite à parler du sien. Cette situation peut faire du tort à la longue , & donner de mauvaises impressions. Il est bon d'avoir un homme de condition pour en passer sa fantaisie , & n'y pas retourner. Le bon sens l'emporta donc à la fin sur la vanité , & fans me donner mon congé , M^e Ponchard me donna pour associé un jeune Commis qu'elle fit en-

*du Comte de ***. 175*

trer dans les Sous-Fermes, & pour qui elle étoit une Duchesse. Je me gardai bien d'éclater en reproches. Je la quittai avec autant de mystere ; je n'eus pas même les égards de rompre avec elle dans les formes, & nous nous trouvâmes libres & débarassés l'un de l'autre.

Fin de la premiere Partie.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

DEPARTMENT OF CHEMISTRY

PHYSICAL CHEMISTRY

PHYSICAL CHEMISTRY

PHYSICAL CHEMISTRY

PHYSICAL CHEMISTRY

PHYSICAL CHEMISTRY

PHYSICAL CHEMISTRY

PHYSICAL CHEMISTRY

PHYSICAL CHEMISTRY

PHYSICAL CHEMISTRY

757-1001

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header, which is mostly illegible due to fading and bleed-through.

